

CÉLINE DION

Passage



PASSAGE

Journal de ma deuxième vie

Céline Dion

PASSAGE

Journal de ma deuxième vie

DONNÉES de catalogage avant publication (Canada)

Dion-Desjardins, Céline,

Passage

Autobiographie.

ISBN : 978-2-9815238-4-6

Dion-Desjardins, Céline,

.2 Enseignants Québec (Province) Belœil - biographies. 1 titre.

LA2325.D56A3 200 371.1'0092 COO-940649-2

Conception graphique : Les dompteurs de Souris.

©Copyright, Ottawa, Canada

Dépôt légal :

Bibliothèque nationale du Canada,

Bibliothèque nationale du Québec 2000

ISBN : 2-921493-50-0

Nous remercions le ministère de la Culture du Québec pour l'aide apportée à la réalisation de cet ouvrage.

Vous pouvez communiquer avec l'auteure par courriel :
celine.dion008@gmail.com

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'auteure.

À tous mes Amours,
pour tout.

NOTE DE L'AUTEURE

Ce livre repose sur ma version personnelle d'expériences vécues. Il reflète ma pensée sans préjudice pour quiconque.

Mais quelque part en moi, enfouie au fond de mon âme, tellement loin que je n'en étais pas conscient, une dernière flamme d'espoir devait brûler, un minuscule lampion resté allumé, persistant, après que tous les autres se furent éteints l'un après l'autre sous le souffle de la désillusion.

Michel Tremblay
Un ange cornu avec des ailes de tôle

PRÉCIPICE

Mes lentilles cornéennes roulent dans l'eau.

Je conduis en automate. Je ne vois rien devant moi au sens réel et au figuré. Je me raisonne, il ne me reste plus que deux kilomètres à parcourir.

Vingt heures, 23 juin. À la maison, chacun doit penser à ses projets de vacances sans savoir que dans quelques instants notre vie de couple et familiale va basculer.

J'ouvre la porte, j'exécute à peine un pas et là, dans les bras d'Amour, c'est le déluge de mon âme et de ma peine. Entre deux hoquets, je balbutie quelques mots épars : je ne serai pas directrice de quoi que ce soit. Il ne comprend rien à mon charabia.

Que vais-je devenir maintenant ? Tout est noir devant moi : c'est le black-out total.

Comment en suis-je arrivée là ?

I

FEU ET CHAOS

Si dans la vie vous ne rencontrez guère de problèmes et que tout se passe comme vous le souhaitez, vous devriez vous demander pourquoi Dieu néglige de s'occuper de votre évolution.

Swami Satchidananda

Quelques mois plus tôt...

Le mardi 7 avril 1992

Une réalité implacable m'assomme ce matin : un terrible incendie dévaste mon école, une partie de ma vie depuis dix-huit ans ! Je travaillais dans une pou-drière, un collège centenaire fait de beau bois... bien sec.

Je l'apprends par la radio de mon auto en écoutant les informations comme tous les matins. Quel choc ! À la hauteur du pont qui enjambe le Richelieu, je vois une immense colonne de fumée.

Mais c'est gros, mais c'est bien gros... !

Tout en accélérant, je me répète cette phrase comme une litanie.

Sur les lieux de l'événement, nous sommes tous plus ou moins hébétés et inquiets. Heureusement, les élèves n'étaient pas encore arrivées. Le sinistre s'est déclaré vers sept heures trente. À midi, le feu est partout, presque impossible à contrôler. Le corps principal du bâtiment est réduit en cendres. Les pompiers tentent de limiter les dégâts, mais sans grand succès. Je réagis comme au décès de papa il y a quatorze ans. Je suis dans l'action jusqu'au cou. J'ai versé trois larmes et ce fut tout. Je n'y comprends rien ; des niaiseries me bouleversent et là, le vide. J'ai pensé à mes quatre paires de souliers perdues à jamais : bizarre. Amour, mon mari, mon homme, a quitté son enseignement à l'université pour venir passer la journée près de moi. Il a tout vu. Sa présence me reconforte.

L'espoir m'habite : je ne doute pas qu'il y aura un recommencement des classes ailleurs. Aux nouvelles télévisées, je vois que les locaux abritant le gymnase, la salle de musique et la bibliothèque ont été épargnés. Puis la caméra se déplace lentement et une autre prise de vue montre mon bureau de responsable des élèves du premier cycle s'effondrer.

Je suis une amputée : je sens encore l'odeur des parquets cirés, j'entends toujours le brouhaha provoqué par les huit cents élèves qui changent de classe, mais plus rien de cela n'existe. Dans ma tête, je suis dit qu'une partie de ma vie venait de s'effondrer aussi.

Le jeudi 9 avril 1992

Aujourd'hui, Pierre a quatorze ans. Il joue avec les bougies de son gâteau et ça me rend dingue. Les images du feu me reviennent encore.

Les religieuses, propriétaires des lieux, ont tout perdu et décident, à notre grand soulagement, de tout reconstruire. J'admire leur courage.

— *The show must go on*, disent les Anglais.

Tout le personnel de l'école s'est cotisé pour leur acheter des sous-vêtements et des brosses à dents. Quelques-unes ont les yeux hagards et tristes. La communauté doit reloger au plus vite cent soixante-dix des siennes. Rapidement, un réseau d'entraide a pris forme. Les autres congrégations religieuses de la ville et des environs les hébergeront temporairement.

Le vent a transporté des cendres sur sept kilomètres, car un professeur a retrouvé dans son jardin un bout de baptistaire. En rendant le précieux document à la religieuse concernée, cette dernière s'est jetée dans ses bras. Un petit miracle. Le CLSC nous a offert de l'aide psychologique. La responsable a appelé cela un « débreffage ».

— Ce qui ne s'exprime pas s'imprime, affirme-t-elle.

Comme plusieurs de mes collègues, j'ai pu raconter ma colère et ma peine. Notre doyenne répète inlassablement qu'elle a perdu sa classe et son éternel sarrau. D'autres en veulent aux pompiers pour leur incapacité à sauver notre école. C'est bienfaisant et apaisant de ne pas se sentir seule lors d'une période de deuil. Oui, oui, elle a bien dit que nous serions en deuil pour plusieurs mois. Difficile à croire, car personne n'est mort !

Je recommence à monter mes dossiers. J'ai acheté trois chemises et les ai baptisées : urgence - assez vite - plus tard. Toute ma nouvelle vie tient dans une boîte de carton. Une vraie itinérante. J'agis, je réagis et je compatis sans verser de larmes. Je crois que ça va aller.

Le samedi 11 avril 1992

Voilà ma peine qui éclate juste au moment où je ne m'y attendais pas. Tout en grignotant mes toasts au beurre d'arachide et banane, je feuillette l'hebdomadaire régional et tombe sur le reportage concernant l'incendie de mon école. Après la description détaillée de ce feu, le plus terrible dans notre région depuis des décennies, au dernier paragraphe, il y a cette phrase :

« De la maison mère des religieuses, il ne reste plus rien que cette inscription pathétique *Vierge Sainte, gardez votre maison* que le feu n'a pas touchée ».

J'ai craqué. Non pas en sanglots, mais avec une douleur aphone et profonde : un rôle.

Amour et les enfants m'ont entourée et cajolée, mais rien ne m'aide. Je larmoie tout le temps. Je suis un peu à retardement dans mes émotions, comme à la mort de papa. À ce moment, j'étais enceinte de sept mois. L'annonce de son décès avait immédiatement déclenché le processus de l'accouchement. Après avoir accompagné maman pour le choix de la tombe et tout le reste, j'ai été hospitalisée d'urgence. Je n'ai jamais vu mon père dans son cercueil. Bourrée de pilules, je luttais pour retarder la naissance de mon petit. Ce n'est que trois semaines plus tard, en parcourant la chronique nécrologique du journal que j'ai réalisé ma perte. Là aussi, j'avais hurlé ma peine, comme tantôt. Réagit-on toujours de la même façon aux mauvaises nouvelles ? Tous ces pénibles moments me reviennent soudain à l'esprit : mon repos forcé de deux mois, couchée jour et nuit pour éviter l'accouchement prématuré, l'aide inestimable de ma mère, maintenant veuve, et de tante Hélène qui ont préparé la layette, sans oublier le support de mes amies pour passer à travers.

Jour après jour, la vie revient. À la normale ?

Pas du tout ; mais avec une certaine régularité, un certain horaire. La perte de mon environnement et de ma sécurité me hante. Je me sens constamment triste et vide. Cette école était ma seconde maison, l'endroit où j'ai fait mes premières armes dans l'enseignement. Je pleure mes racines. Pour un temps, les cinquante professeurs et les membres de la direction sont aimablement hébergés à l'école voisine. Quant aux employés de soutien, la plupart devront s'inscrire au chômage pour une période indéterminée.

Il y a des tensions dans l'air : c'est palpable. Certains prennent soudainement beaucoup de place et se comportent en « p'tit boss » comme si de nouveaux rôles leur étaient échus. D'autres suggèrent quasiment de rebâtir demain matin. Quelques-uns affichent un visage sans tristesse ni émotion. Leur peine doit être intérieure. Trois ou quatre pleurent tout le temps et sont incapables de fonctionner. En tant que responsable des élèves, je me sens écartelée. Mon cœur est avec mes collègues professeurs et ma raison va du côté de mon travail administratif. Mais vivre cette épreuve me permet de me confirmer des éléments clés dans un travail de communication : parler, faire confiance, déléguer et remercier. Je note, je note.

Ma grande Liliane, du haut de ses douze ans, m'a demandé ce soir à brûle-pourpoint si je serai la prochaine directrice de l'école. J'y ai souvent pensé ces dernières années, mais comment a-t-elle fait pour y penser, elle ? Je m'imagine parfois autour d'une grande table ronde, élaborant avec les enseignants une école basée sur la coopération où ils prennent part aux décisions. Ce rêve deviendra-t-il réalité ?

Fin avril 1992

Toute l'école loge pour quelques semaines dans un immense pavillon servant habituellement à des expositions. On y a aménagé des classes ; en fait, des classes à aires ouvertes, car ce ne sont que des espaces séparés par des cloisons de bois. Quelques avions de papier se promènent et lorsque c'est l'anniversaire d'une élève, l'école entière lui chante « Bonne fête ». Avec mon collègue du deuxième cycle, je supervise de mon mieux les activités du midi même si elles sont limitées. J'essaie d'encourager les élèves en difficulté d'apprentissage. Leur retard sera peut-être amplifié par cet événement. Sans oublier l'encadrement disciplinaire qui continue. L'adolescence n'est pas la période la plus calme de notre évolution. Encore moins dans ces conditions-ci.

Je ne pense pas à moi : je dois tenir le coup. Pendant ce temps, notre vie de couple est plus chaotique. Mon mari veut m'aider, mais ne sait pas vraiment comment. Il me console et me répète que ce n'est qu'un mauvais moment à passer. Je ne le crois pas. Ce n'est pas évident, le deuil.

Début mai 1992

Pour terminer l'année, nous sommes maintenant installés dans les locaux inoccupés du cégep à vocation agricole de la ville. Les sept cent quinze filles ont retrouvé un cadre de vie « normal » et les professeurs se partagent une classe comme salle de travail. Quant aux membres de la direction, l'animateur de pastorale, les responsables de cycles, nous occupons un espace grand comme ma chambre à coucher.

Je vis une grande période de solitude et en même temps, la vie de commune me tape sur les nerfs. Il y a toujours quelqu'un qui vient voir quelqu'un et le téléphone est loin d'être privé. Je me sens épiée.

Fin mai 1992

Déjà un mois de passé dans notre nouvelle école. Soudain tout s'est précipité pour moi. L'accumulation de cas disciplinaires, l'anxiété et la vie en collectivité sont autant de facteurs qui m'ont fait exploser. J'ai éclaté en sanglots : je suis au bout de mon petit rouleau. Arrêt forcé de deux jours par le médecin ; tout ce que j'ai refoulé et refusé d'exprimer me rejoint.

— Dans ce moment difficile, accroche-toi à ce qui compte le plus pour toi, me dit-il.

Sa grande écoute me rassure. Tout de suite, j'ai pensé à mon mari et à mes deux enfants. Si un jour je n'avais plus de travail, j'aurais toujours ma famille à mes côtés.

Juin 1992

Encore dix jours à tenir le coup dans le stress et la peine. La cohabitation m'exaspère de plus en plus et j'ai la drôle impression d'être mise de côté. De brefs conciliabules se tiennent dans les étroits corridors. Que se passe-t-il ? Mon signe du zodiaque, le Lion, doit avoir des planètes très mélangées pour que je me sente si mal. J'ai des boules dans l'estomac. Pourquoi ? Le solstice d'été se pointe bientôt. Dans quelques jours, toute ma petite famille sera à L'Île-aux-Coudres dans notre beau chalet les deux pieds dans le fleuve. Enfin, cette année scolaire sera du passé.

Le jeudi 25 juin 1992

Y'a pas à dire, ma vie est complètement détraquée : le big bang. Par où commencer, je ne le sais plus. J'ai mal ! Un peu de courage.

Il y a deux jours, quelques minutes avant la fermeture de l'école pour mes vacances si désirées, j'apprends, en même temps que tous mes collègues, la création d'un nouveau poste d'adjoint administratif en vue de la reconstruction de l'école. Et, surprise ... le poste est déjà comblé. À cette nouvelle, plusieurs applaudissent très fort. J'ai le souffle coupé. C'est donc cela qui se préparait. Mes intuitions étaient fondées et mes papillons dans le ventre avaient sonné l'alarme. Pourquoi ce poste n'a-t-il pas été affiché ? J'ai tellement mal ! Le rideau tombe, toutes les lumières de mon avenir immédiat s'éteignent.

Comme un bon cheval, mon auto m'a ramenée à la maison.

Trente-six heures de questionnement, de larmes et de dialogue avec Amour m'ont donné l'énergie d'aller aux nouvelles ce matin. Je suis fière de moi, car j'ai pu poser mes questions à qui de droit de façon très calme. Ma rencontre en haut lieu a cependant pris l'allure d'une évaluation de mon travail. J'ai alors compris que pour être dans la course aux postes administratifs, je devrais me comporter davantage comme une gestionnaire plutôt qu'un professeur et suivre la « ligne de parti ». Comment pourrais-je faire cela ? Je suis si éprise d'autonomie.

Mon amie et voisine Françoise m'avait accompagnée.

— Je vais conduire, dit-elle, tu es trop mal en point.

Heureusement, car je ressemblais à de la guimauve qui se liquéfie au-dessus d'un feu trop intense. Ses mots et gestes d'encouragement à mon égard furent un baume sur cette journée blessante.

Que sera ma vie professionnelle dorénavant ?

Je croyais être née pour diriger une équipe, une école peut-être, et je me dirige directement vers... rien. Je me sens vide et inutile, tellement inutile.



Été 1992

J'ai passé un été d'enfer. Les recommandations de mes amies enseignantes ne m'atteignaient pas. Paule, la positive, me suggère de ne pas ruminer tout cela.

— Pour l'instant, tu ne peux rien faire, dit-elle.

De son côté, Dodo m'incite à retourner plutôt à l'enseignement :

— Les ligues majeures, ce n'est pas de tout repos. Reviens avec nous, de ce côté-ci de la clôture.

J'ai lu plusieurs livres de croissance personnelle. J'ai pensé démissionner, tout abandonner. Quant à ma petite sœur Lucie, elle m'exhorte à passer par-dessus ce contretemps, à être forte comme je l'ai toujours été, comme elle m'a toujours vue.

À travers toutes ces réflexions, j'ai pris conscience de plusieurs peurs qui m'habitent. Entre autres celle de ne pas être à la hauteur et d'être critiquée. Cette angoisse est tellement présente que j'en fais plus pour être certaine que personne ne trouvera à redire.

D'autre part, j'accepte difficilement que les autorités me dictent une ligne de pensée.

À la suite de l'incendie de mon école, j'ai vécu une perte majeure qui me bouleverse. Mon incrédulité du début concernant les effets secondaires fait place à une réalité inéluctable. J'ai l'impression qu'un gros camion m'a écrasée. J'aimerais prendre deux aspirines, m'aliter en fermant les yeux et me réveiller guérie. Je recherche un nouvel équilibre. Mon homme a bien calmement, du bout des lèvres, tenté de me faire observer quelques vérités :

— Plus rien ne sera comme avant. Il faut te faire à l'idée d'un changement.

Je n'y crois tout simplement pas. Je ressemble à de la poutine quand la sauce a commencé à décomposer les frites et que le fromage colle de partout. Glop !

Les vacances près du fleuve tournent en longues séances de Kleenex. Rien ne fonctionne étant donné que je n'ai pas l'esprit au farniente. Finalement, une escapade familiale en Nouvelle-Angleterre me réénergise un peu. À Wells Beach et à Cape Cod, le chant répétitif des vagues et le bleu unique de l'océan m'inspirent calme et sérénité. Mon imagination part en cavale. Quelques milliers de kilomètres en ligne droite et je pourrais toucher l'Europe où je ne suis jamais allée. Voir Paris : un autre rêve. Dans nos voyages, j'ai besoin de l'effervescence de la vie urbaine.

Nous séjournons quelques jours à Boston, patrie du clan Kennedy. Cette vieille ville américaine recèle une histoire très riche et un environnement des plus agréables. Me voilà rassasiée et prête à reprendre le travail.

C'était bien mal connaître le labyrinthe de mon âme.



Le mardi 18 août 1992

Aujourd'hui, à ma première journée de travail dans notre école temporaire, j'ai les épaules tendues et la gorge nouée continuellement. Je devrai vivre les prochains dix mois dans des modules semblables à ceux des grands chantiers. C'est un peu le bordel. J'exécute toutes mes tâches de responsable du premier cycle, mais moi, je ne suis pas là. MOI : qui est-ce, MOI ?

De grande adolescente sans problème, myope et boutonneuse, je me suis transformée en jeune femme épanouie. La vingtaine venue, ma nouvelle vie de couple m'a réjouie. Simultanément, mes premières années d'enseignement furent du gâteau. Je me suis toujours sentie chez moi dans une école et les fous rires partagés avec mes collègues en témoignent. Un jour, un enseignant s'est écrié dans la salle des professeurs :

— Mais qu'est-ce qui te fait rire tout le temps ?

Dans un souffle, j'avais répondu :

— Mais la vie, juste les petits riens de la vie.

Puis la trentaine s'est amenée sur le bout des pieds et m'a fait mère de deux beaux enfants. Une jeune élève m'avait alors fait remarquer que je portais toujours les mêmes pantalons. J'aurais pu ajouter que j'oubliais aussi de me maquiller le matin : course gardienne, course travail, course tout court. J'ai tellement couru à cette époque que j'ai désappris à marcher. Aujourd'hui, j'ai quarante et un ans et depuis quelques jours, ma vie est un trou noir. J'ai pourtant tout pour être heureuse : un bon mari, de bons enfants, un bon

job « *steady* », une famine attentionnée, des amies très chères, des voisins sympathiques.

Je ne peux continuer comme cela, je vais devenir folle ; il me faut de l'aide.

Mais où aller la chercher ? Qui ?

Le vendredi 28 août 1992

La responsable du « débrefage » m'a recommandé de consulter une aide professionnelle. Enfin une petite lueur d'espoir. Cette travailleuse sociale m'a beaucoup écoutée tantôt et ce qui m'a frappée, c'est lorsqu'elle m'a dit qu'il faudrait que j'équilibre davantage le donner et le recevoir. À ce compte-là, la moitié de la terre devrait suivre une thérapie, car la plupart des femmes ont ce problème.

Amour m'appuie et me soutient dans ma démarche. J'en suis grandement réconfortée. Il est inquiet, il trouve que je ressemble à de la porcelaine. Une grande tendresse, c'est bien ce que cachent ses beaux grands yeux bleus. Il y a vingt ans, dans les corridors de la nouvelle UQAM, j'ai craqué pour lui. Ce grand brun élancé avait des lunettes noires qui n'arrivaient pas à cacher le bleu intense de ses yeux. Je crois qu'il s'est fait jouer un tour par la nature. Malgré son allure un peu sévère, ses yeux trahissent sa douceur et sa bonté.

La vie continue. Ma grande fille revient d'une semaine dans un camp à teneur historique. Elle a vraiment beaucoup apprécié son séjour. Pendant ce temps, mon grand garçon a commencé à jouer l'affirmation du moi : en troisième secondaire, c'est bien normal. Chers amours !

Le lundi 21 septembre 1992

Ce n'est pas d'un guide de vie dont j'aurais besoin, mais bien d'un guide de survie. J'ai les mâchoires serrées à longueur de journée. Ma colère gronde contre toute autorité. Je lui fais place en frappant mon matelas le soir venu.

L'adolescence des élèves donne lieu à bien des tumultes. En prime, j'ai gagné la loterie de ce côté. Cette année, je dois encadrer cinq élèves « punkettes » qui sont bien décidées à contester à leur façon toute forme d'autorité. Avec elles, j'ai essayé la douceur, la compréhension, l'écoute ; rien n'y fait. On dirait que tout leur glisse sur le dos, comme une longue habitude de solitude affective. Pour combler un manque de ce côté, elles ont adopté un petit rat et le nourrissent dans leur case. En apprenant cela, il a fallu sévir et faire porter l'animal à l'adoption. Aujourd'hui, c'est la sécurité d'un grand magasin de la ville qui m'appelle. Trois d'entre elles ont été prises à voler des brouilles. De retour à l'école, je les ai obligées à informer leurs parents de leur méfait. J'ai agi comme si cela arrivait à l'un de mes enfants. J'ai de la difficulté à comprendre ce type d'élève, car mon passé de petite fille modèle est bien loin de leurs incartades. J'ai de la peine pour elles, si lourdement handicapées dans la vie à treize ans. J'aurais envie de les prendre dans mes bras et les bercer longtemps. Je leur chanterais « *La poulette grise* » comme je l'ai fait si souvent avec mes enfants dans la grande berçante jaune. Il me semble qu'elles auraient bien plus besoin d'amour que de sanctions. Notre société en génère beaucoup de ces enfants qui nous crient :

— Au secours, aimez-moi !

Parfois, j'ai l'impression que les humains sont les seuls mammifères à s'occuper si mal de leurs rejetons.

La vie dans notre école temporaire se déroule assez bien. Une fois les problèmes de logistique résolus, les professeurs se sont mis à l'œuvre toute la bonne volonté dont ils sont capables. L'esprit d'entraide qui s'est développé fait chaud au cœur. Les êtres humains ont parfois une capacité d'adaptation surprenante.

J'ai le privilège d'accueillir ma Liliane dans mon école. Elle vit le déroulement bien caractéristique du passage primaire-secondaire : peurs de la grande école, de l'autobus, du changement de professeurs et j'en passe. Je ne tiens pas du Lion que le signe du zodiaque. Je suis aussi une maman lionne qui entoure ses petits ou plutôt ses grands de beaucoup de sollicitude. Si quelqu'un leur fait mal, je rugis et j'attaque.

Une grande marche va m'aérer l'esprit.

Le dimanche 11 octobre 1992

Paysage familier que celui de L'Île-aux-Coudres et confortable comme une vieille pantoufle. La vue sur les montagnes de Charlevoix est spectaculaire : des ors, des rouges et de l'ocre à profusion. Une lumière exceptionnelle et un beau temps frais d'automne m'aident à nouveau à me ressourcer. Parler avec les insulaires est aussi très agréable. Tous sont accueillants et chaleureux : du capitaine du traversier aux propriétaires du chalet. Cette île de rêve restera-t-elle longtemps ainsi ? Si je pouvais me rendre ici d'un coup de baguette magique, ce serait parfait, car trois heures et demie d'auto, c'est très long.

Après quelques rencontres avec ma thérapeute, je

commence à voir clair en moi. Je ne m'étais jamais arrêtée à comprendre la raison de mes actions. Je réalise qu'à part quelques événements, il n'y a pas vraiment de hasard dans nos vies. J'ai en quelque sorte tramé la chaîne de ce qui m'arrive par ma naïveté ou ma trop grande confiance en chacun. J'ai toujours fait mienne la philosophie de Jean-Jacques Rousseau proclamant que l'homme naît bon et que c'est la société qui le corrompt. J'en doute maintenant. Je continue dans la voie de l'affirmation et de la communication, mais comme mes remarques amènent parfois des réactions imprévisibles autour de moi, je me sens comme un petit enfant qui commence à marcher. J'exécute quelques pas dont je suis fière et soudain, au plus beau de ma nouvelle démarche, je m'accroche et tombe. Chaque petite transformation m'oblige à affronter mes anciennes peurs et me libère en même temps. Je dois continuer.

J'ai eu le bonheur de passer quelques heures avec Laurence cette semaine. On se connaît depuis vingt-cinq ans ; c'est une vraie « psy ». Étudiantes en sciences humaines à l'université, nous discutons des heures durant dans notre petit appartement sur la façon de changer le monde, de le rendre meilleur. Chaque année, depuis notre entrée sur le marché du travail, nous nous accordons une journée-copine. Au menu : lèche-vitrines, cinéma, musée et j'en passe. À part la varicelle d'un de nos enfants, aucune raison ne nous a fait manquer notre rendez-vous annuel. En fait, l'activité choisie a peu d'importance ; on a bien trop de choses à se dire. Tout y passe : travail, enfants, maris et surtout le sens de nos vies dans un univers à vitesse supersonique. Nous sommes de la génération de celles

qui ont voulu prouver au monde entier qu'être une femme accomplie professionnellement et personnellement, cela se fait les deux doigts dans le nez. Que nos mères aillent se rhabiller ; nous autres, nées au mitan du siècle, serons capables de tout faire en même temps et en prime avec excellence sans jamais montrer un signe de fatigue. Nous croyons maintenant avoir été piégées. Notre santé flageole un peu et notre petit cœur bat plus vite. La quarantaine nous met son miroir bien en face. Avons-nous gagné tant de choses et à quel prix ?

J'ai baptisé notre rencontre « fous rires en délire ». D'un commun accord, c'est dans la salle à manger de Laurence, autour d'un bon vin, qu'on a repris la conversation laissée en plan quelques mois plus tôt. Le temps s'était figé, juste pour nous deux. La divine bouteille fut vidée en un temps record et pour s'aérer un brin, rien de tel qu'une grande marche près de la rivière qui borde sa rue. Il pleuvait. Nous avons ouvert le parapluie Mickey Mouse des enfants. Il ventait très fort, le parapluie-souris n'a pas tenu le coup, il s'est envolé rejoindre sa confrérie en Floride. On s'est retrouvées toutes trempées et repues de plaisir. Les passants nous jetaient des regards en coin. Un homme solitaire à l'allure louche nous a fait courir. Et on riait encore, comme une délivrance, comme lorsque nous étions étudiantes et que le fardeau des responsabilités ne nous avait pas encore atteintes. Une vraie amie, c'est ce qu'il y a de plus précieux dans les jours difficiles. Petit moment heureux !

Le vendredi 25 décembre 1992

Noël ! Noël ! L'année se termine comme elle a commencé : toute croche. Le Noël en famille est retardé à cause de la picote de ma petite nièce. Heureusement qu'Amour et moi avions pris un peu d'avance. Quelques jours d'évasion dans la région de Trois-Rivières nous ont fait le plus grand bien. J'essaie de dire à mesure les choses qui me plaisent ou me déplaisent, mais c'est souvent difficile. Quel prix me reste-t-il à payer pour être bien dans ma peau ?

— *Annus horribilis*, a dit la reine Élisabeth II pour résumer 1992.

Je pense que je peux lui emprunter l'expression, car elle veut tout dire pour moi.



J'ai déjà lu quelque part que lorsque plus rien ne va, il ne reste qu'à se changer de l'intérieur. Ce texte disait aussi qu'on ne peut être détruit par les autres sauf si on les laisse faire. J'ai appris au cours de mes longues réflexions et grâce à de l'aide professionnelle que la seule personne sur qui j'ai du pouvoir et du contrôle, c'est moi.

Mes attentes sont élevées. À l'école primaire, j'arrivais souvent deuxième de classe avec quelques dixièmes de points en moins que la première. Mes parents souhaitaient que je sois « la première ». Ces exigences m'ont marquée. Comme je suis un tantinet perfectionniste, j'aspire à un ordre parfait. Aucun détail

ne m'échappe ; le couvre-pied doit être plié à ma manière, mon veston tomber bien droit et le linge sur la corde flotter par ordre de grandeur, *name it...* Bien entendu quelque chose cloche toujours, de sorte que j'éprouve souvent de la frustration et de l'amertume. Aujourd'hui, je travaille à abaisser mes critères, ce qui diminue considérablement mon stress. Mon humeur est plus sereine et mes relations affectives plus satisfaisantes. Je me fais moins mal puisque je tombe de moins haut. J'essaie donc de mettre tout cela en pratique en commençant par ranger dans un placard mon uniforme de *superwoman*.

Contrôler mon impulsivité et ma manie de mener relève encore de l'exploit. Un commandant en chef ne se voit pas en simple soldat. Donner des ordres est une seconde nature pour moi :

— Fais donc ceci. Tourne plutôt à droite, nous gagnerons du temps.

Lorsque je déclare à Amour :

— Ne t'inquiète pas, je vais tout t'organiser cela. Il se met sur ses gardes. Perpétuel dossier chaud.

Une autre révélation fut celle-ci : penser à faire les choses pour moi et non pour faire plaisir aux autres. Peu importe comment les autres me voient et ce que je représente pour eux, ma vie ne dépend pas d'eux. De toute façon, je ne pourrai jamais plaire à tous. Au fait, ma mission de terrienne est-elle d'être ou de faire ?

Tout un programme. Mais, pas à pas, j'ai décidé de mieux me connaître et me comprendre en croyant fermement que là se cache la clé d'une vie plus harmonieuse. Un ami collègue trouve que j'ai les yeux d'une personne amoureuse. À cela j'ai répondu malicieusement :

— Tu as raison, je pense que je commence à tomber en amour avec moi-même.



Le mardi 5 janvier 1993

Les Fêtes sont enfin terminées. Je ne suis pas la seule à chercher une vie meilleure. J'ai pu observer au cours de nos réunions familiales que plusieurs de mes proches vivent des difficultés de communication. Est-ce dans l'air qu'on respire dans l'eau que l'on boit ?

Pour compléter le tout, maman sera opérée demain pour des *hallux valgus*, communément appelés « oignons » aux pieds. J'espère que ce ne sera pas trop douloureux, car il me faudra passer moi aussi au bistouri pour la même chose l'été prochain. J'ai déjà la trouille.

Le vendredi 15 janvier 1993

Tout se tasse. Comme les morceaux d'un casse-tête qu'on réussit à assembler.

Maman se débrouille bien à son appartement. Je suis rassurée de la savoir entourée de gens de confiance, cajolée par ses deux sœurs aimantes et encouragée par ses belles-sœurs et amies. À soixante-dix ans, une opération s'avère toujours un peu inquiétante. Les deux premiers jours ont été pénibles, mais maintenant elle se porte bien.

Autre nouvelle : ma belle Liliane est femme.

Joies et inquiétudes ; plusieurs sentiments se sont mêlés dans ma tête. Cet événement me ramène trente

ans en arrière lorsque j'ai eu mes premières menstruations. C'était un 13 septembre. À la ferme les travaux presque achevés, on fêtait « mémère » qui demeurait chez nous. Ayant épongé avec angoisse les saignements toute la journée, la nuit venue, j'ai demandé à ma mère ce qui se passait en moi. Rapidement, elle m'a fourni un sac de guenilles, une ceinture bizarre et des épingles de nourrice. C'est bien loin des tampons et des serviettes sanitaires d'aujourd'hui. Je me souviens aussi que ma mère profitait d'un moment où mon père avait affaire au village pour entreprendre le lavage de ces maudites guenilles à l'eau de Javel. J'étais ignorante de tout et c'est grâce aux émissions Janette Bertrand sur la sexualité que j'ai glané quelques informations sur mes transformations. La poste aussi était ma complice. Je me faisais venir des dépliants explicatifs sur le cycle menstruel ainsi que des petites pilules miracles pour les maux de ventre associés aux menstruations. J'ai l'impression de raconter un événement datant du Moyen Âge.

Quand je pense à tout ce que j'ai appris toute seule sur les fameux mystères de la vie, et à ce que ma fille saura à mon âge, ce sera bien différent. Bienvenue dans le club des procréatrices, ma chouette.

Au travail, je m'inquiète pour l'an prochain. J'ai l'impression de tourner en rond, de ne rien accomplir d'important. J'ai commencé à mettre mon curriculum vitæ à jour. Je n'y avais pas touché depuis 1973. Je pense vaguement à me réorienter. Comment faut-il s'y prendre ? J'aimerais mener ma propre barque et non pas exécuter les directives de quelqu'un d'autre. J'aime le travail avec les jeunes, j'adore animer des réunions et organiser des échanges dans divers groupes. Quel emploi comblerait mes attentes ?

Notre nouvelle école se bâtit à un rythme accéléré, car elle doit être opérationnelle en septembre. Si tout cela se réalise, les ingénieurs battront un record de construction. Cette nouvelle structure en béton ne m'attire pas du tout. C'était bien mieux avant. Espérons que ce sera solide et durable.

Le jeudi 11 mars 1993

Notre maison unifamiliale typique des banlieues a déjà subi quelques réaménagements au cours des dernières années. Pour mettre un peu de piquant dans notre quotidien, nous avons entrepris la rénovation de notre cuisine plus du tout fonctionnelle. Depuis deux mois, nous révisons plans et coûts. Les compléments que je juge essentiels apparaissent accessoires à mon mari.

Notre couple est composé de deux chefs et d'aucun subalterne, ce qui fait qu'il y a de l'obstination dans l'air à chaque décision importante. Là comme dans le reste, je suis à la recherche d'une nouvelle dynamique. Au début de notre mariage, chacun disait un peu comme l'autre pour ne pas le blesser, lui faire de la peine. Avec le temps, dans les moments difficiles, cette attitude nous a murés dans de pénibles et longs silences. Mes parents se taisaient aussi lorsque de gros conflits éclataient. On a beau dire, le modèle de communication qu'on copie, c'est celui qu'on a observé toute jeune. Aujourd'hui, je ne veux plus me taire, je veux dire ce que je pense, désire et ressens. J'ai bon espoir, car pendant vingt ans de vie commune nous sommes passés à travers bien des épreuves.

Pour l'année scolaire prochaine, je me souhaiterais une vie différente. Un nouveau mouvement s'installe

en moi, celui d'exprimer mes goûts et mes idées plus directement. Mais je n'ai pas encore trouvé comment. Je tourne en rond, je stagne, je suis sans joie de vivre. Quelque chose me fait défaut : mais quoi ? En discutant avec la travailleuse sociale que je rencontre encore quelquefois, elle m'a fait remarquer que je porte en moi un puissant filon d'optimisme. Pourquoi le réserver juste pour les autres ?

Le vendredi 26 mars 1993

Il y a tellement de houle que j'en ai le mal de mer. Notre aîné est passé de l'enfance à l'amour. Du haut de ses cinq pieds six pouces, il soigne sa coiffure et ses vêtements. Il nage en plein bonheur. Mais son choix me laisse un arrière-goût, car son amoureuse est une de mes élèves plutôt instable psychologiquement. Elle se laisse entraîner facilement et veut éveiller Pierre aux choses de la vie. J'observe, tout près.

Au travail, j'ai failli me laisser couler à pic pour une bête histoire de règlement sur l'habillement des élèves. Assez, c'est assez ! Ma place n'est plus ici. Mon besoin de penser et d'agir librement passe avant tout. La « ligne de parti » : très peu pour moi. Je dois bouger.

Le samedi 3 avril 1993

Enfin délivrée ! Non, ce n'est pas un poisson d'avril même si ma vie a changé au cours de la nuit du premier avril.

Après avoir fait l'amour de façon magistrale, nous avons parlé, parlé et encore parlé de mon avenir. Je suis « au boutte », incapable de continuer. Dans le type de

travail que j'exerce, là où certains voient des défis à régir des contraintes, pour moi, chaque jour n'est qu'une suite de problèmes à régler. Je fais mon devoir de professionnelle, mais je n'éprouve plus de plaisir. Rien ne serait pire pour moi que de m'entêter dans un travail n'offrant que des perspectives peu réjouissantes. Alors, tout fut clair. Je dois m'en aller la tête haute, sans regret ni remords. D'un commun accord, Amour et moi avons décidé que je prendrais une année de congé sans solde à l'automne. il n'y a pas de plus grande tristesse que le faux bonheur ou que la fausse sécurité. Je préfère ne pas en avoir pendant un temps, quitte à mieux rebâtir après, à me refaire. Dès mon réveil, tout fut différent : je respirais à pleins poumons, j'avais les épaules et le cou plus légers. Je crois enfin que je vais aller vers du mieux, de la lumière, du nouveau. Il doit bien y avoir des réserves de tout cela dans l'univers. il y a quand même une petite voix qui me dit de faire attention, de me garder une porte ouverte ; demain est tellement imprévisible.

Ce matin, je suis allée à la bibliothèque municipale pour chercher des livres sur les carrières d'avenir pour les femmes. Tout bouge enfin.

Presque un an s'est écoulé depuis l'incendie de l'école et c'est la première fois que je me sens l'esprit en paix. Pas au maximum, mais beaucoup mieux. Il me reste tellement à faire. Serait-ce la fin de mon deuil ?

Mai, juin 1993

Dix-neuf jours plus tard... Même chanson, mais le refrain ne rime pas. En entérinant ma demande d'année sans solde, mes directrices m'ont souhaité

bonne chance. L'une d'elles m'a encouragée à rester éducatrice.

— Tu as une main de fer dans un gant de velours, dit-elle.

Après dix-sept ans d'enseignement et trois de tâches administratives, le temps est venu pour moi de refaire le plein. Je ne veux plus rien savoir du monde de l'éducation. De l'air, je veux de l'air.

J'ai compté et recompté mes sous : ce sera un peu serré. La rénovation de la cuisine a bouffé mes économies, mais cela en valait la peine. Cette pièce maîtresse reluit avec ses murs rose tendre, ses armoires toutes blanches et des touches de laiton ici et là. Je n'aurai pas de travail en septembre, mais je pourrai prendre mon petit café matinal dans un bel environnement.

La vague devient un raz-de-marée. Ce n'est pas que je regrette ma décision, mais c'est très prenant émotivement. Après avoir informé par lettre mes collègues de mon besoin de relever de nouveaux défis, j'assiste de mon vivant à mes éloges funèbres. J'ai l'impression d'être dans mon cercueil et d'entendre toutes sortes de commentaires sur moi.

— Pourquoi nous quittes-tu ? Nous t'apprécions et les élèves t'aiment. Tu es bien chanceuse de pouvoir te permettre une année sans solde.

Je suis étourdie par tout ce remue-ménage. Pour assaisonner le tout, maman séjourne à nouveau à l'hôpital. Cette fois, c'est son œil droit qui doit être opéré : une cataracte. Elle devra s'organiser toute seule, car nous, ses cinq enfants, demeurons assez loin d'elle. Heureusement, son tempérament indépendant, sa grande débrouillardise et son bon réseau d'amies lui sont salutaires. Ce n'est pas son année, chère mère.

La solitude maintenant. Amour séjourne à Rabat, au Maroc, pour une mission d'étude avec des universitaires. Il ira aux portes du désert du Sahara ; c'est une opportunité à ne pas manquer. Grand énervement pour tout le monde, car c'est la première fois qu'il voyage si loin sans moi. Heureusement, cela en fait un qui est bien dans sa peau.

Surprise ! Surprise ! Quelques collègues m'ont préparé une petite fête d'au revoir. Le cœur m'a manqué lorsque j'ai réalisé que tous ces gens s'étaient déplacés juste pour moi. Heureusement que je ne suis pas cardiaque, car ce moment m'a fortement émue. Dans une lettre composée sous le signe de l'humour, un professeur poète a dit que j'avais été une « Coordonnatricoresponsableleaderanimatrimère », c'est-à-dire coordonnatrice, responsable, leader, animatrice et mère. Un grand moment de bonheur !

Plus qu'une heure à passer dans cette école temporaire. Une responsable des admissions de l'hôpital vient de m'appeler. Je serai opérée demain matin pour mes *hallux valgus*. En voyage, je ne me retourne jamais pour regarder en arrière. C'est une consigne que je respecte aussi farouchement dans ma vie. Dans ma tête, l'avenir est devant moi, jamais derrière. J'ai pourtant contrecarré cette attitude en me retournant furtivement vers l'école. Mon amie Andrée était à une fenêtre. En me saluant d'un clin d'œil, elle m'a redonné courage. Dernière image, fin.



Eté 1993

Après avoir connu toute cette panoplie d'émotions, du repos, du repos et encore du repos s'avèrent bienfaiteur. Dormir sans penser au lendemain. Je vis dans une bulle en consacrant toutes mes énergies à guérir.

Mon opération pour les fichus « oignons » ne s'est pas faite sans heurts. L'orthésiste m'a plâtré les deux jambes jusqu'aux genoux pour cinq semaines. Je me déplace en chaise roulante et cela me limite beaucoup. Par cette opération, j'expérimente ce que peuvent vivre et ressentir les personnes handicapées. Il faut toujours attendre que quelqu'un soit disponible pour m'aider. Les repas, le ménage et le lavage dépendent de la bonne volonté de mes enfants et d'Amour. À la bibliothèque, les livres intéressants sont sur les tablettes à la hauteur des yeux, les ennuyeux à la hauteur des chaises roulantes. Que de problèmes pour aller aux toilettes ! Combien de fois ma chaise s'est-elle trouvée coincée dans une porte trop étroite ? J'ai même failli tomber à la rivière lorsque le mécanisme de mon carrosse a refusé de se bloquer dans la descente de la bibliothèque. Comme cascade, Louis de Funès n'aurait pu faire mieux. Mon autonomie en a pris un coup. J'ai aussi réalisé que lors de changements ou de moments difficiles dans notre vie, le cercle des personnes disponibles se restreint. Heureusement, mes amours, quelques parents et amies sincères m'ont soutenue par des visites et des sorties. J'espère pouvoir rendre un jour à quelqu'un le soutien et le réconfort que j'ai reçus. En plus, l'été a décidé d'être beau et très chaud. Bon *timing*.

Rêver, rêver et encore rêver. Depuis avril dernier, moment où j'ai pris ma décision, je fais des rêves compliqués et énervants. Je suis tantôt en train de me noyer, d'être engloutie dans la neige ou de passer encore au feu. Mais une constante revient : il y a toujours une petite raie de lumière qui apparaît. Serais-je en mutation ? J'ai cherché à comprendre tout cela. J'ai découvert par mes lectures (je dévore des dizaines de livres, un genre de boulimie pas dangereuse) que nos rêves nous amènent à réfléchir sur qui nous sommes, sur la manière qu'on réussit dans la vie ou sur la façon qu'on perçoit les autres et la vie en général. Loin d'être inquiétants, ils sont plutôt instructifs. Mon inconscient m'informe que je me prépare une nouvelle vie.

Libérée de mes plâtres, je réapprends à marcher. Comme un enfant, je me hasarde de façon incertaine. Je chambranle. Que mon corps est fragile ! Puis mes pas sont de plus en plus assurés. Pendant plusieurs semaines, je vis au ralenti physiquement. Ma première marche de vingt minutes me comble de joie. Lentement, je continue à rechercher l'authenticité auprès des gens que je rencontre. L'important, c'est que je garde le contrôle de ma vie, le pouvoir sur ce que je veux et ne veux pas. Et surtout ne rien précipiter, car ce qui m'arrive renferme sûrement une signification importante que je ne parviens pas encore à décoder.

J'ai l'impression d'être comme un lézard qui va changer de peau avec la nouvelle saison. J'irai où mon cœur me porte.

2

QUI SUIS-JE ?

*Ne crains pas d'avancer lentement,
crains seulement de t'arrêter.*

Proverbe chinois

Le dimanche 29 août 1993

J'ai presque toujours détesté les dimanches après-midi. Je pense qu'on appelle cela les « blues » du dimanche. Il fait encore un temps splendide et je suis assise devant le garage à écouter du Jacques Brel accompagné par deux tondeuses. L'ennui au cube.

À l'aube de la rentrée, j'ai le cœur à l'envers, en désarroi. La rentrée : que de souvenirs ! Depuis l'âge de six ans, je suis toujours entrée dans une école en septembre. Que d'odeurs, de couleurs et de fébrilité sont associées à ce moment de l'année pour moi ! Et d'émotion aussi !

Je me revois encore lors de ma première journée de cinquième année. À la suite du rapport Parent, l'autobus jaune sillonnait désormais ma campagne et me faisait dépasser l'école de rang pour me conduire à la nouvelle école centrale du village. La peur et

l'inquiétude m'avaient coupé l'appétit. Je n'avais rien avalé depuis mon réveil. Vers treize heures, patatras ! Je me suis affalée de tout mon long à côté de mon pupitre, inconsciente. Mon père, alors très occupé dans les champs pour la récolte, avait été mandé d'urgence à l'école. Ce n'est que quelques heures plus tard, étendue dans le grand lit conjugal et dorlotée par maman inquiète, que j'ai réalisé ce qui m'était arrivé.

Trente-six ans de cloches dans ma vie ! Mes actions sont tellement régentées par l'école que même en ayant sept jours de congé, je fais la lessive le dimanche matin. Tout un conditionnement.

Je commence un nouveau journal, mais cette fois, les pages sont toutes blanches. Cela ressemble à ce que je vis actuellement. J'essaie de me tracer de nouvelles lignes de vie et ce n'est pas évident. Je me suis également acheté un joli cahier dans lequel je consigne toutes les démarches que je vais entreprendre pour m'en sortir. J'y indique le nom et le téléphone des personnes susceptibles de m'aider. La page couverture représente une jeune femme marchant d'un pas décidé vers on ne sait où. On ne voit pas sa tête, mais tout son corps est en action.

Moi en peinture.

Pour ses débuts en deuxième secondaire, ma chouette a décidé de se teindre les cheveux acajou.

— C'est tout ce qu'il y a de plus « *in* », me dit-elle. Souplesse maman, souplesse.

Le mercredi 15 septembre 1993

Après l'action des derniers mois, l'ennui et la perte de mon identité comme travailleuse me taraudent. Je me cherche une autre raison de vivre professionnelle -

ment. Je mûris actuellement un projet de motivation scolaire que j'ai présenté à un directeur d'école de la région. Son intérêt m'encourage à peaufiner mes connaissances dans ce domaine. Au bureau du chômage, on me suggère de rencontrer des orienteurs professionnels. Je ne peux avoir accès à leur service gouvernemental, car je ne fais pas partie d'une catégorie de personnes en grande difficulté de recherche d'emploi. J'ai payé toutes ces cotisations pendant vingt ans et je ne peux utiliser aucune ressource gouvernementale lorsque j'en ai besoin. Je tombe au mauvais moment.

Ce que je cherche : un travail intéressant et une vie émotionnelle calme. Est-ce trop demander ?

J'ai lu ces quelques mots dans une chronique de Nathalie Petrowski du journal *La Presse* :

« Renoncer à une vieille carapace n'est pas facile. C'est difficile, douloureux, éprouvant, compromettant. C'est ce qu'on appelle une libération. » Ce texte se rapportait au départ de monsieur Robert Bourassa de la vie politique.

Application parfaite à ma p'tite vie.

Le samedi 18 septembre 1993

Hier, journée sous le signe de l'émotion. J'ai dîné avec Ariane, une compagne d'université de l'époque de mon baccalauréat. Elle occupe maintenant un poste de professeure à l'UQAM. Elle n'a pas changé pour deux sous. Quelles belles retrouvailles ! Je lui ai fait part de ma recherche sur la motivation scolaire et elle m'a donné des pistes pour continuer.

« Ma recherche », c'est un peu prétentieux, mais c'est en même temps vrai. Je lis tout ce qui s'est écrit sur le décrochage et la motivation. J'ai écumé la

bibliothèque municipale et j'épluche maintenant celle des sciences de l'éducation à l'UQAM. Beaucoup de souvenirs me sont revenus en mémoire lorsque je me suis vue attablée devant une pile de documents. Quand j'étais étudiante, j'adorais ce temps de recherche. J'aime apprendre juste pour le plaisir d'en savoir plus et surtout partager mes découvertes.

Le dimanche 19 septembre 1993

— « Bon mois-niversaire » chers parents ! C'est Liliane qui nous l'a rappelé ce matin.

Après vingt ans de mariage, à chaque dix-neuf du mois on se rappelle ce jour où nous nous sommes dit oui pour le meilleur et pour le pire.

Hier, en discutant de mon avenir avec Amour, j'ai évoqué la possibilité de retourner aux études. D'après lui, la crédibilité s'acquiert non seulement par de l'expérience, mais aussi par des papiers. De plus, il entrevoit pour moi deux ans d'arrêt plutôt qu'un.

— C'est bien vite passé un an pour changer de vie, m'a-t-il dit.

Je suis découragée et j'ai larmoyé tout l'avant-midi. En me voyant dans cet état, les enfants m'ont serrée dans leurs bras. Entre deux reniflements, je leur ai dit combien ils sont des enfants merveilleux, que je n'aurais pu rêver avoir de meilleurs enfants. Snif... Snif...

Le samedi 25 septembre 1993

Quelle nuit ! Les nuages sont passés et on s'est souhaité de nouveau « bon mois-niversaire » avec fougue. Ce que j'apprécie de ma nouvelle vie, c'est de relaxer

le matin, de commencer à fonctionner vers dix heures. J'apprécie aussi le calme autour de moi. J'aime prendre le temps de parler avec les vendeuses dans les magasins ou dans les services publics. Liberté d'aller où je veux quand je veux et à l'heure qui me convient. C'est merveilleux. Cette année sabbatique arrive à point nommé.

J'ai remis mon projet de groupe de motivation scolaire à un voisin directeur d'école. À la première lecture ensemble, il m'a semblé enthousiaste. Je me croise les doigts.

Le mercredi 29 septembre 1993

Retour à la case départ. Mon projet n'est pas retenu. Peut-être plus tard. Qu'est-ce que je fais maintenant ? J'ai arrêté mes lectures : ça sert à quoi ? « *Des profondeurs, je crie vers toi Seigneur. Seigneur, écoute mon appel.* »

Maman a peut-être entendu mon cri. Elle vient de me téléphoner. Comme toutes les semaines, elle me raconte brièvement les potins du village et me décrit la nouvelle courtepoinTE qu'elle pique en ce moment. Je l'informe un peu des activités des enfants en utilisant des phrases trop courtes. Je sens qu'elle détecte dans ma voix que quelque chose ne va pas. Je n'émet pas les mêmes vibrations qu'à l'habitude. La symbiose vécue dans son ventre durera-t-elle jusqu'à... toujours ? Et juste au moment de raccrocher, elle me dit de me reposer, de penser à moi.

— Tu en as beaucoup fait au cours des dernières années, dit-elle.

Soudain, ces quelques mots m'apaisent. Pour ma mère, même à 42 ans, je suis toujours son enfant.

N'est-ce pas ce qu'on attend de nos parents : un amour et un appui inconditionnels ?



Je me rends à l'évidence : tout est à recommencer.

Mes maigres espoirs de changement de travail s'écroulent. Être devant rien, ne plus avoir envie de rien et surtout ne rien faire. Je ne me reconnais plus. Mais enfin, qui suis-je ?

J'ai vraiment brûlé des étapes. Courir en tous sens pour essayer de retrouver mon chemin s'est avéré inutile. Lorsqu'on est dans la brume, il est normal de ne rien voir. De peur de rouiller intellectuellement, je me suis lancée à corps perdu dans des recherches pour me tenir en vie. J'aurais mieux fait de faire un petit feu et d'attendre que la brume se lève. Tout ce que j'ai cherché à fuir me revient.

Je prends conscience que ma vraie recherche commence : la mienne.



Le mardi 12 octobre 1993

Depuis une semaine, j'ai rencontré quatre orienteurs. Le premier me conseille de retourner étudier. Mais quoi ?

— Le choix est vaste, m'a-t-il dit.

Je ne trouve pas. Le deuxième m'a conseillé de ne rien entreprendre côté étude sans objectifs précis. Dans le doute, il faut s'abstenir au lieu d'investir temps et énergie pour plus ou moins rien. Le troisième me conseille de parler de mes compétences d'enseignante en géographie au responsable de ce programme à l'UQAM, mon alma mater. Quant au quatrième professionnel, il voit en moi une candidate idéale pour le doctorat puisque j'ai déjà une maîtrise en enseignement. Un chausson aux pommes avec ça !

J'ai retenu le conseil du troisième et ma rencontre avec le directeur en question a été très profitable. Dans le cadre de la refonte des programmes en enseignement, je pourrais faire partie d'un forum de discussion où ma longue expérience dans le milieu de l'éducation pourrait leur être précieuse.

Toujours le bonheur de flâner au lit le matin. J'ai l'impression de dormir tout mon soûl pour toutes les années où je n'ai pu le faire à ma guise.

Le jeudi 21 octobre 1993

Semaine sous le signe des rencontres de tout acabit. J'ai profité des encouragements de Françoise pour me remettre en marche. Cette spécialiste de la motivation pense que tout ce qui va m'arriver sera extra. Parfois je me demande si sa boule de cristal n'est pas un peu brouillée. J'ai retenu de notre conversation une figure qui représente bien le futur. Il faut d'abord placer nos doigts sous un plat avant de le soulever sans effort et sans risquer de le briser. C'est simple, je suis au niveau des doigts.

J'ai également réfléchi aux personnes qui ont eu de l'importance pour moi autrefois. Certaines peuvent-elles

m'aider ou m'éclairer ? Que sont-elles devenues ? J'ai relevé une dizaine de noms dont Luce, avec qui je partageais rires et réflexions. Perdue de vue depuis dix ans, je la verrai dans quelques semaines.

En regardant autour de moi, j'ai réalisé que je connais peu la ville que j'habite depuis treize ans. Tout en feuilletant le journal local, j'ai remarqué qu'un organisme communautaire recherche des bénévoles. J'ai du temps, de l'énergie et des idées à partager, mais pas dans un cadre de travail avec des responsabilités prenantes. D'un pas hésitant, j'ai frappé à leur porte et offert mes services. Je croyais pouvoir être active dès demain. Erreur. Pour devenir bénévole, il y a une démarche à suivre, des étapes à franchir. C'est plus compliqué que je ne le pensais.

Depuis mon adolescence, la cause des femmes me tient à cœur. J'ai découvert qu'un Centre de Femmes a pignon sur rue dans ma municipalité. Tous les mardis matins, un café-réflexion donne la chance aux femmes de s'exprimer sur des sujets divers. Sous-jacent à ces rencontres, je devine que le besoin de briser l'isolement et la solitude est bien présent. Nouvelle angoisse : j'éprouve beaucoup de difficulté à prendre ma place. Je n'ose pas parler, j'ai peur. Il me faut tout réapprendre. J'apprécie cependant la grande diversité d'opinion des participantes : femmes de vingt à quatre-vingts ans et même une ancienne chanteuse célèbre. J'hésite à me faire de nouvelles amies. Qu'est-ce qu'une vraie amie ? Il me semble que c'est une femme qui essaie de me comprendre sans me juger. Il y a trois ans, lorsque je suis devenue responsable des élèves, trois de mes amies se sont détournées de moi. Pour deux d'entre elles, je passais du côté des « boss » et

pour la troisième, malgré mes tentatives de savoir, son mutisme fut sa seule explication. La « désamitié » m'attriste profondément.

Et la cerise sur le *sundae* : ma petite lueur à l'université s'est agrandie. Le directeur rencontré récemment me convoque à une réunion d'information sur le renouvellement du baccalauréat en enseignement des sciences humaines. Enfin de l'espoir plus concret.

Je me sens comme une girouette qui tourne en tous sens.

Le mercredi 27 octobre 1993

J'ai commencé à tracer mon portrait. À l'aide d'un bouquin sur les nouvelles carrières, j'essaie de cerner qui je suis. J'ai d'abord collé ma plus belle photo dans le haut de la page blanche. Chaque jour, je lève le voile sur un aspect de moi pour mieux me connaître. Hier j'ai fait la liste de mes talents, qualités et aptitudes. Il m'a bien fallu trente minutes avant d'écrire quoi que ce soit. Puis, un mot entraînant l'autre, j'ai rempli ma première page. Voilà comment je me vois : communautaire, accueillante, dynamique, travailleuse, imaginative et leader.

Aujourd'hui, j'ai fouillé du côté de mes faiblesses. Je hais penser à mes défauts. Mais en fait, j'ai compris qu'ils sont l'envers de mes qualités. Je dois donc travailler mon manque de confiance en moi, ma trop grande sensibilité à l'opinion des autres, mon côté obstiné et mon anxiété devant l'inconnu. Beau programme en perspective ! Toute cette recherche intense m'épuise moralement et en même temps me fortifie. Demain, je travaillerai mon curriculum vitæ.

Dans le cadre des recherches d'emploi actuelles, j'ai lu qu'un curriculum vitæ doit être bref, deux à trois pages tout au plus. Je vais donc peaufiner davantage cet outil qui sera ma carte de visite.

Le mercredi 3 novembre 1993

Ouf ! Que de hauts et de bas ! Lundi, lors de la fameuse rencontre à l'université, je me suis sentie sur une autre planète. Les universitaires avec toutes leurs belles théories auraient avantage à visiter les écoles secondaires. La vie au quotidien avec des adolescents n'est pas de tout repos et ne suit pas un modèle unique. Je suis revenue un peu déçue de ma rencontre. Pour mettre du piquant dans mon déplacement, dame nature m'a gratifiée de sa première tempête de neige. Le trajet habituel de quarante minutes a nécessité deux heures en tout. Quelle journée !

Hier : jour de crise, physique et psychique. La semaine précédant mes menstruations me donne du fil à retordre. Je me sens vidée, impuissante devant tout et rien. Mon Pierre a dû subir les affres de mon comportement chaotique pour une question de pelletage.

— Tantôt, m'man, ce sera pas long.

Je me suis fortement emportée. Silence de mort dans la cuisine. Je me réfugie dans ma chambre en pleurant et comme au cinéma, ça sonne à la porte. Qui est là ? Il me faut sortir et non fuir. À ce moment, mon grand se jette dans mes bras en s'excusant. On s'est donné plein de becs en se disant qu'on s'aime. Françoise qui vient me rendre les livres empruntés me serre bien fort en voyant mes yeux rougis. J'ai tellement besoin d'attention ! Ma Liliane observait tout

cela de sa chambre avec toute la sensibilité qui l'habite. Je lui ai aussi redit que je l'aime.

Ce midi, j'ai renoué avec mon amie Luce qui travaille à Leucan, un organisme qui vient en aide aux enfants atteints du cancer ainsi qu'à leurs familles. Elle est moins aventurière qu'avant, mais toujours aussi énergique. Elle m'a tracé le chemin qu'elle a suivi pour laisser l'enseignement et s'introduire dans le secteur communautaire. Bien des hasards ou plutôt des opportunités qui, d'un travail à l'autre, lui ont fait connaître différentes personnes. Le réseau, tout est dans le réseau.

Le jeudi 4 novembre 1993

Aujourd'hui des bises chaleureuses me réchauffent le cœur. Comme la vie est bonne pour moi ! L'absence de collègues de travail se compense par ces belles rencontres.

Au Centre d'action bénévole où j'assiste à une journée de formation, je constate que ma banlieue vit à l'heure des compressions et des pertes d'emplois. Les besoins sont grands et peut-être que des voisins demandent l'aide de la Popote roulante ou du Dépannage alimentaire sans que cela paraisse. Je découvre la pauvreté cachée du pays des bungalows. J'ai su que certaines familles attendent que les armoires soient complètement vides avant de se résigner à demander de l'aide.

En rencontrant la coordonnatrice, Marie-Huguette, surprise ! Je découvre que mon mari et elle ont fréquenté le même centre de jeunes à la fin des années soixante. Le monde est tellement petit. Je lui ai parlé de mes attentes. Elle m'a raconté son chemin parcouru

et on s'est quittées par une accolade où j'ai senti une grande chaleur de sa part.

Cet après-midi, je suis retournée au Centre de Femmes offrir un peu de temps pour la rédaction de leur journal. La responsable saute de joie et m'embrasse à son tour. J'aime tellement écrire que c'est une détente pour moi. Comme en ce moment, à cette heure de novembre entre chien et loup en écoutant de la musique douce au McDo où je vais parfois à pied m'offrir un bon café et des frites.

C'est extra comme journée !

Le mardi 9 novembre 1993

Encore un petit pas de fait. Je ne chôme pas. Je lis et je complète mon portrait et mon curriculum vitae chaque jour. Je sais maintenant ce que je suis capable de faire et ce qui ne m'attire pas du tout. Réunir, rassembler, animer, interviewer ou synthétiser sont des actions qui me caractérisent. Quant à mes intérêts ou « pierre angulaire de ce que je peux accomplir », les voici. J'ai d'abord un intérêt fondamental pour les rapprochements humains suivi de très près par un besoin de liberté de penser et d'agir très grand. Tous ces aspects sont aussi sous-tendus par une vision vers l'avenir, vers l'amélioration de l'humanité.

— N'en jetez plus, la cour est pleine, dirait mon défunt père.

Ce matin au Centre de Femmes, j'ai assisté à un café-réflexion sur le thème : « Les couleurs de ma vie ». Il s'agissait de déposer devant soi les crayons de couleur qu'on aime le plus. Ensuite, je devais m'en servir pour dessiner ce que ces couleurs me disent, ce qu'elles

reflètent de moi. Simpliste ? Pas du tout. J'ai d'abord gribouillé avec la couleur « blé mûr » que j'associe à ma richesse intérieure, ce que je veux montrer aux gens. Cependant, j'aime le rouge qui représente la vie, le dynamisme, la passion et l'enthousiasme. Cette couleur, je la saisis automatiquement. En superposant les deux couleurs, il m'a semblé que le résultat était riche, éclatant. C'est peut-être cela la lumière que je cherche tant.

Le vendredi 12 novembre 1993

Je suis enfin reçue bénévole. Lors de mon entrevue, Marie-France, la directrice du Centre me précise qu'il n'y a pas de « job » ici, mais de la gratuité à plein. J'accepte de participer à deux comités se rapportant aux relations publiques. J'offre également mes compétences à l'accueil une journée par quinzaine. Cet après-midi, mon initiation comme réceptionniste s'est déroulée sous le signe de la détente et de l'humour. En prime, j'ai eu droit à un magnifique coucher de soleil reflété sur la montagne.

Je respire mieux et je ris davantage, d'un rire plus profond. Côté moins humoristique, j'éprouve des difficultés avec ma dépendance financière. Amour a beau être très compréhensif, il n'en reste pas moins que c'est la première fois de ma vie d'adulte que je demande de l'argent. Autonomie, quand tu me tiens...

Le jeudi 18 novembre 1993

Nous sommes allés chercher le bulletin de Liliane dans mon collège tout neuf. La direction de la

communauté religieuse et celle de l'école ont su mener à bien cette résurrection dans des délais records. Le ciel est sûrement de leur bord. L'environnement est simple, pratique et très lumineux.

J'appréhendais ce moment à cause des émotions que je croyais revivre. Rien de tel n'est arrivé. J'étais plutôt calme et sereine. J'espère pouvoir me trouver un autre travail ; l'avenir me le dira.

Le samedi 4 décembre 1993

Manger du chocolat belge tout en écoutant le dernier épisode d'une populaire série télévisée : du bonheur !

Autre sujet : l'amour qui touche cette fois nos deux enfants en même temps. Quand je pense qu'on nous demande parfois :

— Quel âge ont vos jumeaux ? tellement ils se ressemblent malgré les deux ans qui les séparent.

Et bien, ils ont l'âge des premières découvertes amoureuses. Ils sont partis à quatre pour louer un film qu'ils aimeraient regarder dans notre salon. Va falloir s'ajuster.

À l'approche des Fêtes, j'ai décidé de m'offrir un petit massage : « À moi, de moi ». La massothérapeute connaît ma disponibilité et me propose de collaborer avec elle à une campagne de levée de fonds bien spéciale. L'organisme Leucan, celui-là même où Luce travaille, organise une journée « Massage d'espoir » en collaboration avec plusieurs massothérapeutes de la région. Voilà une autre occasion de connaître du beau monde. J'embarque.

Le mercredi 15 décembre 1993

Je me suis offert une journée de plaisir. Les activités sont terminées un peu partout et je me retrouve avec du temps et des idées gris foncé. J'ai dîné avec Virginie, amie de mes années d'université. Le temps s'est un peu arrêté pendant qu'on mangeait. Elle m'a dit que j'avais changé. Je suis bien contente que quelqu'un le remarque, car je ne me vois pas vraiment.

Après, visite du Musée d'Art Contemporain. Extra pour ma créativité. Pendant que je m'enivrais de toutes ces beautés, je vois trois itinérants qui cherchent un espace chaud. L'un me semble drogué, car il ne peut se déplacer seul. Quelle misère que ces bouleversements sociaux, rationalisations et restructurations de toutes sortes qui font écoper les jeunes, beaucoup de jeunes !

Le dimanche 19 décembre 1993

« La vie est souffrance. La vie est difficile. » Ces premiers mots de Scott Peck dans son livre *Le chemin le moins fréquenté* ne m'ont jamais paru aussi vrais que ce soir. Jeannette, première gardienne de mes enfants, vient de m'appeler pour m'annoncer que leur fils unique de dix-huit ans est atteint de sclérose en plaques. Horreur ! Cet enfant a beaucoup joué avec Pierre et Liliane quand ils étaient petits. « La vie est souffrance ». Je suis incapable d'en ajouter plus, j'ai un mal de mère.

Au Centre d'action bénévole, je découvre plusieurs tourments humains. Hier, ce fut un homme qui m'a semblé vieilli prématurément par l'alcool qui est venu me demander quelque chose à manger. Je me suis

figée en le voyant, car il ne payait pas de mine. J'ai pu le dépanner et son grand sourire m'a récompensée. Ce matin, une jeune maman d'à peine vingt ans s'est présentée en larmes. Elle ne peut plus payer son loyer et n'aura aucun cadeau pour ses deux enfants à Noël. Je l'ai orientée vers notre coordonnatrice qui lui fera parvenir un gros panier de victuailles et quelques surprises pour les enfants. J'ai le cœur à l'envers. La vie m'a tellement gâtée que je n'ai pas su voir tous ces indigents autour de moi. J'ai l'impression de sortir d'une bulle. Aider sans juger, voilà mon défi.

Vendredi, j'ai dîné avec la Loulou de mon école primaire. Elle est impliquée auprès de personnes qui vivent un handicap mental. Elle m'a griffonné un bref cours sur les maladies mentales et m'assure que le meilleur moyen de garder mon équilibre, c'est l'action. J'ai souffert d'« écoeurantite » aiguë et ma guérison va solliciter mes énergies les plus profondes.

Le vendredi 31 décembre 1993

Bon débarras 1993 ! Adieu sans remords.

Je me souviens du temps de mes dix-huit ans où dans mon journal, je m'efforçais de faire un bilan annuel. En feuilletant un de mes anciens cahiers, j'ai relu ces réflexions qui me font davantage mesurer le chemin que j'ai parcouru.

« Comme je souhaite être aimée ! Plutôt que de me faire réprimander, je préfère ne rien faire, ne pas agir. Mais par ailleurs, il faut que je continue à exprimer mes opinions, à aider les autres. Il le faut vraiment. »

Décembre 1969

Je change, lentement, parfois par un pas en avant et deux en arrière. Une vie suffira-t-elle ? Que 1993 s'en aille, je n'en aurai pas de regrets, mais j'appréhende un peu 1994 avec ses éléments inconnus. Alors comme me le disait Loulou, il faut briser l'inhibition de l'action avec sa panoplie de malaises physiques. Cou et trapèzes fragiles, respiration difficile et le cœur qui bat la chamade lorsque je fais deux minutes de bicyclette sur place. Je ne suis vraiment pas en forme.

« Chère Céline, si tu as survécu à 1993 avec tous tes morceaux, tu survivras bien à tout ! »

Espoir, confiance et sérénité pour 1994.



Feuilleter mon autoportrait me redonne courage et énergie. Je ne m'étais jamais arrêtée à apprécier mes compétences et à m'avouer les buts réels et profonds que je poursuis dans la vie. Ce bilan fut un détonateur, une révélation. Mais la règle de base est l'ouverture d'esprit et la sincérité. Le fait d'écrire me semble aussi plus exigeant. Cela m'a obligée à m'interroger avec plus d'acuité sur mes propres pensées, mes aptitudes et mes aspirations. Je me vois comme je vis ma myopie : je distingue la forme générale d'une nouvelle personne avec certaines couleurs plus évidentes, mais il y a encore beaucoup de contours flous, voire indistincts.

La réalisation de mon curriculum vitæ m'a également donné du fil à retordre. En montrant mon

expérience professionnelle à des orienteurs, l'unanimité s'est faite : vingt ans passés au même endroit à exécuter sensiblement les mêmes tâches n'est pas un gage de succès pour dénicher un nouvel emploi. En résumé, un curriculum vitæ rempli d'expériences obtenues dans divers contextes attirera davantage l'intérêt de futurs employeurs. De là l'importance que j'accorde à tâter le pouls du secteur communautaire. Le bénévolat sous toutes ses formes est un excellent moyen de garder à jour mes qualifications. Et parfois je me laisse prendre au jeu de vouloir changer le monde par mon modeste apport.

Jour après jour, dans ma recherche intense sur qui je suis, j'ai vécu en alternance des moments de découragement et d'espoir. Pour me retrouver, je suis restée seule et silencieuse. En lâchant prise, je peux mieux distinguer les occasions nouvelles. Si j'attends d'avoir en main toutes les cartes de mon avenir, il sera peut-être trop tard. Au début, tout bougeait en moi, mais progressivement j'entends au loin une voix, la mienne, qui me dit de viser le vrai, l'authentique dans toutes mes relations. Ainsi, pour dire à quelqu'un mon désaccord, je me sers maintenant de ce que je ressens sans l'attaquer. Je m'évite ainsi des discussions trop pénibles.

Loin des yeux, loin du cœur. Cette phrase célèbre prend tout son sens dans mon cadre de sans-travail. Mes amies et mes collègues sont absorbés par leur train-train quotidien. Leur absence m'a forcée à créer de nouveaux liens. Mon réseau de contacts est en mutation.



Hiver 1994

Je suis ronde de partout : les joues, les seins, les fesses, tout mon corps s'est alourdi. À cinq pieds six pouces, je pèse maintenant cent quarante livres ; c'est du jamais vu pour moi. Lorsqu'Amour m'appelle « ma belle grosse », je frétille de me sentir désirable comme cela. Mais j'ai le souffle un peu court. Alors, résolution numéro un : mise en forme physique. J'ai suivi une séance d'aérobique et je suis vraiment mauvaise. De plus, je déteste faire la même chose que les autres en même temps. Éliminé. Par ailleurs, faire du ski de fond, du patin ou marcher tout doucement en chantonnant des refrains de *La Bonne Chanson* me conviennent très bien. Je réalise qu'il faut du temps pour faire de l'exercice. Comment une jeune maman qui travaille à temps plein peut-elle suivre des cours de toutes sortes sans se mettre à plat ? Je réalise aussi que loin d'être l'ennemi à ignorer, mon corps peut devenir mon allié. Va-t-il me donner ce mieux-être tant recherché ?

À raison d'une journée par semaine, je continue mon implication bénévole. Mon travail à l'accueil me fait vivre des situations nouvelles. Préparer une épicerie pour une femme de mon âge qui a perdu son travail de directrice d'un centre pour personnes âgées, accompagner les bénévoles de la Popote roulante chez ceux qui ne peuvent se faire de repas ou diriger vers une travailleuse sociale un couple de jeunes voulant sortir de l'enfer de la drogue, tout cela me permet de mesurer l'ampleur des difficultés que vivent plusieurs

membres de ma collectivité. La misère humaine me bouleverse. Que ce soit par mon implication pour faire connaître les services du Centre d'action bénévole dans les journaux locaux, à la télévision communautaire ou lors d'un Carrefour du bénévolat, partout j'ai découvert des gens généreux nourris du besoin d'améliorer notre communauté. Voyant mon intérêt grandissant pour ce secteur, Marie-France, la directrice, me ramène un jour sur terre.

— Que comptes-tu faire dans le communautaire ? Ici, c'est une bataille sans fin pour obtenir des salaires décents et des subventions appropriées aux besoins du milieu. Rien de comparable avec ton milieu de l'enseignement ! J'ai déchanté un peu.

À la campagne de levée de fonds pour Leucan, j'ai connu des difficultés de communication avec une organisatrice. À la suite du bon conseil de Marie-Huguette, j'ai commencé à mettre en pratique deux techniques simples. Primo : vérifier auprès de la personne concernée si j'ai bien compris son message et secundo, débiter mes remarques par le « Je ». Le « Tu » tue la communication. Cela semble facile, mais « Je » dois y penser avant de parler. Dès mes premiers essais, « Je » remarque que c'est efficace, clair et valorisant de bien se comprendre.

Au Centre de Femmes, les conférences et ateliers m'apportent beaucoup. Du plaisir, des contacts, des discussions animées et surtout la capacité de m'exprimer franchement. Cet endroit garde une place privilégiée dans mon cœur. J'y ai réalisé que plusieurs femmes vivent les mêmes craintes que moi et cela pour plus d'une génération.

Le jeudi 31 mars 1994

C'est le lendemain d'une journée très chargée. Par quel bout commencer ? Je me lance comme mon cœur va me le dicter. Hier, journée « Massage d'espoir » dans laquelle j'étais impliquée. En milieu d'après-midi, une secrétaire de l'école secondaire appelle notre numéro d'urgence, c'est-à-dire celui de ma voisine Françoise, pour l'informer que Pierre a eu un petit problème pendant son cours de gymnastique. Cette dernière me rejoint pour m'annoncer qu'un responsable a décidé de l'envoyer à l'hôpital, car son pouls était anormalement élevé. J'ai éclaté en gros sanglots en lui demandant ce qu'elle me cachait. Son fils m'amène à l'hôpital, car je ne sais pas si j'aurais pu conduire prudemment. À l'urgence, les infirmières avaient branché Pierre à un moniteur cardiaque. Très vite, le médecin de garde a diagnostiqué de la tachycardie.

— Ce n'est pas grave ma p'tite madame, cela va se résorber lentement !

— Ah bon !

Entre-temps, Amour et Liliane sont venus me rejoindre. On est tissés serrés nous quatre. Comme on se sent impuissant devant de tels événements ! Le cœur, c'est le cas de le dire, tout chamboulé. Un cardiologue le verra sous peu. Attendre, attendre. Cinq heures plus tard, nous sommes tous revenus à la maison. Mon grand se portant mieux, j'ai décidé de retourner à la campagne de levée de fonds. Erreur ? Inconscience ? Capacité de me ressaisir ? Bref, mon choix de repartir pour quelques heures a créé un froid entre mon mari et moi, car il voyait ma place auprès de notre petit convalescent. Bien des émotions en vingt-quatre heures : ai-je vraiment besoin de vivre

tout cela en même temps pour grandir ? À ce rythme-là, je vais mesurer dix pieds avant la fin de l'année.

Le mercredi 6 avril 1994

C'est confirmé : la direction de l'école m'autorise à prolonger mon congé. Amour avait donc raison. Une autre année devant moi pour essayer de trouver un nouveau travail. Pour l'instant, mon avenir m'apparaît encore brumeux.

Le mercredi 20 avril 1994

Belle surprise : mon amie Ariane de l'université m'informe d'une charge de cours disponible à l'automne comme superviseure de stage. Enfin une ouverture. Je postulerais dès demain.

Je lis actuellement un livre sur la communication authentique. Cette lecture m'a donné l'énergie nécessaire pour m'ouvrir à mon homme concernant ce que nous avons vécu récemment. J'ai réalisé qu'il fallait que je lui dise ce que j'avais ressenti et pourquoi j'avais agi ainsi. Pénible, mais utile. Comment se fait-il que j'éprouve autant de difficultés à communiquer avec la personne que j'aime le plus ? J'ai eu de nouveau recours à l'éclairage de la psychothérapeute qui m'avait accompagnée en 1992. Elle m'a rassurée en me disant ceci : lorsque l'on prend conscience de qui l'on est et de ce que l'on veut, il y a d'anciennes actions qui ne nous conviennent plus. De là une certaine tristesse et solitude affective. Ainsi, quand nous nous sommes mariés en 1973, le tempérament cérébral de mon amoureux m'a attirée. Actuellement, je recherche dans

notre relation plus de place pour l'expression de mes sentiments. Je crois qu'il y a dans le mariage une entente tacite d'accepter l'autre. Le nôtre devra subir des ajustements.

Le jeudi 19 mai 1994

Quel anniversaire déjà ? Ah ! oui, celui-là : vingt et un ans ensemble. Je n'ai vraiment pas encore trouvé le bon bouton de l'harmonisation. Avec l'arrivée des vacances estivales, toutes mes activités bénévoles se sont terminées. Je broie du noir. N'y tenant plus, j'ai écrit à mon homme pour lui confier mes besoins d'écoute et d'attention. J'avais placé ma lettre dans son sac à dos de motocycliste : impossible de la manquer ce matin en rangeant ses gants et son foulard. J'attends son retour avec fébrilité. À son arrivée, les minutes s'écoulent et rien ne se passe. Il ouvre machinalement son sac et qu'y voit-il ? La fameuse lettre. Il l'a manquée. Après lecture, il m'a serrée très fort dans ses bras en me disant comprendre ce vide relationnel et sympathiser avec moi du mieux qu'il le peut. Nous avons décidé de partir quelques jours juste tous les deux. Une petite virée vers Trois-Rivières, le fleuve et ses environs va nous sortir du quotidien. Je m'aperçois que l'état d'amour est un perpétuel mouvement, une danse des contraires, presque un mystère. Je garde confiance.

Le samedi 25 juin 1994

Depuis la fin des classes, ma chouette de quatorze ans n'arrête pas : une vraie tornade. La Saint-Jean, la Maison de Jeunes : tout est prétexte à sortir avec des

amies que j'apprécie plus ou moins. Autre invention maléfique, le téléphone. C'est curieux qu'il ait été inventé par un homme, car les femmes l'utilisent davantage, les adolescentes surtout. Bel été en perspective...

Le lundi 11 juillet 1994

Côté Liliane, le calme est revenu. Côté moi : de nouveaux questionnements naissent. Une amie m'informe de l'ouverture d'un poste d'adjoint à la pédagogie dans une école de la région. J'ai envoyé mon curriculum vitæ tout neuf en espérant. En espérant quoi au juste ?

Le mardi 16 août 1994

Pour bouger, ça bouge ! Retour de vacances depuis quelques jours et déjà l'automne qui semble s'installer. Comment qualifier nos vacances près de la mer ? J'ai eu l'impression que le temps des vacances familiales s'achève. Comme si très bientôt, notre relation avec les enfants sera différente. J'étais donc un peu nostalgique et en même temps contente de voir mes « petits » devenir « grands ». Les journées à Parlee Beach au Nouveau-Brunswick ont été très agréables et vivifiantes. Cette plage acadienne de Shédiac est calme et belle : à grand renfort de publicité, on nous serine depuis quelque temps que l'eau y est plus chaude qu'en Nouvelle-Angleterre. Affirmation vraie à cent pour cent. Nous découvrons l'Acadie et tout un pan de son histoire. De la déportation de 1755 appelée « Le Grand Dérangement » jusqu'à aujourd'hui, ce peuple fier ne s'est jamais laissé abattre. Cet été correspond au Congrès Mondial Acadien et aux grandes Retrouvailles

des familles souvent dispersées sur tout le continent. Leur drapeau flotte devant chaque maison. Partout, c'est la fête. Quant aux petites routes empruntées sur l'Île-du-Prince-Édouard, elles nous font découvrir un paysage tout en douceur, coloré par le grès rouge qui affleure partout.

Hier, j'ai passé l'entrevue pour le poste d'adjointe. Mon intuition me dit que je ne suis pas le type de personne qu'ils recherchent.

C'est au tour de notre grand de nous secouer un peu pour finir la saison en beauté. Il aime une copine rencontrée cet été. Cette fille parle souvent de mort. J'ai peur du suicide, ce mal de l'âme qui s'insinue dans le cœur des jeunes dès que les contraintes leur pèsent un peu lourd. Discussion à trois : père, mère, fils. Il nous a rappelé qu'à seize ans, âge vénérable, il peut très bien décider par lui-même qui il peut aimer. Heureusement qu'Amour et moi partageons continuellement nos impressions sur tout ce qui concerne nos enfants, cela nous aide à y voir clair.



Encore une étape de franchie dans ma recherche viscérale d'harmonie. Mon corps et mon esprit doivent travailler en tandem. Voilà une vérité toute simple, mais qu'on oublie facilement dans notre monde de vitesse. Par l'exercice, j'ai découvert un grand bien-être mental. En effet, je continue à marcher presque tous les jours pour m'oxygéner. Lorsqu'une situation me stresse, j'essaie de la dédramatiser en bougeant.

La solitude : amie ou ennemie ? Malgré mon implication dans plusieurs activités, j'ai été confrontée profondément avec cet état. Je ne dois pas confondre solitude et isolement. Cette nouvelle alliée me permet de trouver mon espace personnel, de me ressourcer et de mûrir afin d'affronter des situations de tout acabit.

Les pédagogues et psychologues ont bien raison de dire que l'estime et la confiance en soi sont la base de tous les succès. Lentement, par mon implication bénévole et la fréquentation de diverses personnes, j'acquies ces éléments. Simultanément, ma crainte de dire ce que je pense et d'être jugée se dissipe un peu. Cette peur est tenace ; j'y travaille toujours.

En route vers mon mieux-être, quoi de plus réaliste que d'échanger avec des personnes simples, généreuses de leur temps et de leur cœur. Le secteur communautaire regorge de gens qui me font avancer dans ma recherche sur moi et les autres. Lors d'une réunion de bénévoles, une jeune femme m'a dit devant tout le monde de diminuer mes exigences démesurément grandes par rapport à ce qu'on attendait de nous. Cette remarque m'a piquée au vif, mais comme elle avait raison ! Les bénévoles apportent à la société actuelle cette profondeur de réflexion qui manque dans bien des décisions. La beauté de ce secteur, c'est que l'humain y prend toute la place.

Mais pouvoir, jalousie, désir d'être connu sont autant de magouilles qui se trament là comme ailleurs. Tout le monde ne peut m'aimer et m'apprécier ; il ne sert à rien de rechercher l'appui inconditionnel de chacun. L'important, c'est d'être bien avec mes décisions tout en respectant les limites de l'autre.

Je recherche aussi un nouvel équilibre de vie personnelle et conjugale. Tout est imbriqué, tout se

tient. Si mon mari vit une difficulté ou un bonheur, cela rejaillit inévitablement sur moi. Paradoxalement, la communication, c'est parfois aller au-devant d'un conflit, d'une certaine souffrance. Mais il vaut cent fois mieux une crise qu'un conflit latent où je me croirais obligée de faire comme si tout allait bien, par crainte de souffrir ou de découvrir que la solution serait une brisure dans notre vie. Ne pas en tenir compte serait illusoire. De là l'importance d'une communication la plus authentique possible dans les grands passages de ma vie. Je prends vraiment la mesure de ma capacité de communiquer dans les moments de crise. Dans un couple, l'important n'est pas de vouloir rendre l'autre heureux à tout prix ; c'est de se rendre heureux et d'offrir ce bonheur à l'autre. Voilà une fin qui fait un beau commencement.

3

SENTIERS

Puisqu'on ne peut changer la direction du vent, il faut donc apprendre à orienter ses voiles.

Marin de L'Île-aux-Coudres

Le jeudi 25 août 1994

Enfin : j'ai un job. Youpi ! Pas celle d'adjointe, mais celle de superviseure de stagiaires. J'accompagnerai vingt-cinq futurs professeurs pendant leur stage d'observation et d'enseignement de la géographie. Le territoire est vaste : des Laurentides à Granby en passant par Rigaud et Tracy. Que je suis heureuse ! J'ai plein d'idées à leur suggérer. J'ai hâte de les rencontrer et en même temps je m'affole un peu. Le trac comme avant un spectacle.

Mauvais *timing*, la préménopause s'installe dans mon corps. Je suis menstruée à la quinzaine ou aux soixante jours. J'ai parfois envie de pleurer sans raison ou de mordre le premier qui me contrarie ; mes hormones se dérèglent. Mes menstruations me dérangent. Les femmes de ma génération qui sont sur le marché du travail ne peuvent se rouler en boule sous leur

couverture avec une bonne bouillotte. J'ai eu la ligature des trompes il y a dix ans et j'ai bien hâte de ne plus sentir tout ce sang me couler entre les jambes. Je me sens vieillir. Je dois appliquer deux fois plus de masques anticernes, mon shampoing colorant se transformera bientôt en teinture permanente et ma poitrine réclame un soutien-gorge plus ferme. Tout s'emmêle en même temps.

J'ai lu récemment qu'au début du siècle, l'espérance de vie des femmes était de 48 ans alors qu'aujourd'hui elle atteint facilement les 80 ans. Les gérontologues avancent même l'idée que dans quelques années, ce passage du mitan de la vie laissera place à une acceptation décontractée de l'âge. En attendant ce moment rêvé, mes dérèglements m'agacent et m'embêtent.

Le vendredi 15 septembre 1994

Voilà, la glace est brisée ; j'arrive de ma première rencontre avec mes stagiaires. Lors de la réunion avec les autres superviseurs, j'ai réalisé que j'avais autant de compétences sinon plus qu'eux pour effectuer ce travail grâce à mon expérience de vingt ans dans l'enseignement. Je ressors mes notes sur la motivation scolaire. Un an plus tard, toute cette documentation m'est très utile. Je dévore aussi tous les bouquins se rapportant aux nouvelles approches pédagogiques.

Le premier élève se présente : petit, avec une longue queue de cheval et l'air un peu timide. En le saluant, ma nervosité disparaît. Puis à mesure que les autres entrent, j'essaie de les imaginer dans une classe. L'écoute est parfaite et, de plus, ils prennent des notes

sans que je leur demande. Ça change du secondaire ! Je suis maintenant capable de mettre en pratique ce que j'ai appris sur les gens, leurs caractères et leurs émotions. On dirait que je suis une nouvelle Céline.

Le vendredi 30 septembre 1994

Aujourd'hui, je m'offre de beaux et bons petits plaisirs : je prends la route de la montagne. Le temps est sec et frais, les paysages sont clairs à des kilomètres. Je vois très facilement Montréal et ses gratte-ciel. Une belle leçon de géographie. En route, je me suis acheté des pommes, de la tarte aux pommes et du chocolat à saveur de pommes. Je me sens toute ragaillardie par ces petits gestes posés paf moi et pour moi.

J'ai déjà terminé mes trois premiers cours à l'université. J'y ai mis toute mon âme. Comme cela fait longtemps que je n'ai pas travaillé, je suis un peu essoufflée. Mais j'ai redécouvert la vraie liberté : celle d'agir, parler et faire rire autant que je le veux.

Octobre 1994

En attendant d'aller visiter mes jeunes dans leurs écoles, je fais du bénévolat. J'écris dans le journal local des chroniques mensuelles sur le Centre d'action bénévole. Toujours du gâteau. J'entreprends également de nouvelles démarches auprès de la commission scolaire en ce qui concerne les conseillers pédagogiques. Cela prend beaucoup de mon temps. Malgré le petit travail à l'université, mes réserves financières s'amenuisent. L'angoisse me bousille le système digestif et de l'eczéma m'est apparu sur le visage. Puis-je encore douter d'une relation indissociable entre mon corps et mon esprit ?

Le dimanche 14 novembre 1994

Depuis le début novembre, je suis au paradis. À chaque jour, je vis un moment de grâce en visitant mes stagiaires. Je suis la cantine mobile de l'éducation. La plupart des écoles sont situées dans des environnements convenables, mais les classes sont remplies à pleine capacité. Le chiffre record de quarante élèves a même été battu. Mes étudiants se débrouillent bien compte tenu de leur première expérience dans une école. Je leur répète souvent qu'il vaut mieux hisser le plus souvent possible les enfants vers nous plutôt que de se pencher vers eux. Je n'ai connu qu'un cas de conscience et il concerne un aspirant professeur que j'avais observé à la première rencontre. Ce jeune disait vouloir poursuivre dans l'enseignement malgré mes réticences émises sur ses méthodes pédagogiques. De toute façon, s'il ne prépare pas mieux ses cours, les jeunes du secondaire n'en feront qu'une bouchée. Vendredi, visite dans une classe multiethnique. C'est fascinant de voir la planète rassemblée ainsi. Le stagiaire est d'origine libanaise. Son attitude ouverte, souple et humoristique a charmé les jeunes. Le côté moins rigolo de mon travail, ce sont les centaines de kilomètres que je bouffe d'une école à l'autre. Je rêve d'un tapis volant.

Un autre événement m'a bousculée. C'est une entrevue pour un poste de conseillère pédagogique à la commission scolaire, secteur des adultes. J'ai patiné sur des questions importantes et depuis, pas de nouvelles. Une vraie semaine de montagnes russes. Mon estomac réagit à ces mouvements.

Le mercredi 7 décembre 1994

Je quitte à peine mon groupe de stagiaires et j'ai le cœur gros. La dernière étudiante m'a confié avoir trouvé son expérience formidable et difficile en même temps.

— Il faut tout faire à la fois, dit-elle, avoir des yeux tout le tour de la tête, user de psychologie avec les enfants perturbés et de diplomatie avec les parents inquiets. Lorsque j'étais étudiante, je ne croyais pas que mes professeurs avaient une tâche aussi complexe.

Elle est sortie de la classe, j'ai effacé le tableau noir, éteint les lumières, mais il y en a une qui est restée allumée. Serait-ce un signe d'une petite ouverture dans le milieu universitaire ? Le volet formation des futurs enseignants me fascine. Je m'enrichis à leur contact. Mais la vie de chargée de cours comporte bien des aléas : aucune sécurité, liste de pointage à respecter et engagement souvent quelques jours avant le début des cours. À l'hiver, il n'y aura aucun cours offert dans mon secteur. Peut-être l'automne prochain.

Le samedi 31 décembre 1994

Était-ce ma petite voix qui me faisait écrire l'an passé à pareille date :

Chère Céline,

Si tu as survécu à 1993 avec tous tes morceaux, tu survivras bien à tout.

Elle ne se trompait pas, car malgré quelques creux, 1994 fut pour moi une bonne année. Depuis combien de lunes ai-je écrit cela ?

Par un travail parallèle à l'enseignement, j'ai pu réaliser que mes idéaux sont valables. Cette période

« sucre à la crème » m'a fait connaître de beaux moments de grâce. J'applique dans le concret les grandes lignes de mon portrait tracé il y a un an. J'aime réunir, rassembler, animer et synthétiser des idées. J'ai de la facilité et surtout du plaisir à accompagner les jeunes dans leur initiation à l'enseignement. Je pense aussi davantage à moi : petits cafés, marches tranquilles. De cela, j'aurai toujours besoin. Et Amour est là, bien présent. On a fait beaucoup de chemin ensemble. Des bouleversements professionnels nous ont changés tous les deux au cours des dernières années. Je m'efforce de dire ce que je ressens et c'est parti du bon côté. Je me sens aussi plus consciente de ce qui se passe dans ma vie. Devant une situation inconnue, je vis toujours un moment d'angoisse. Il est primordial que je lâche prise sans trop me débattre, sans répondre à tous les « si je me trompe », « si je ne suis pas capable », « si... si... si... » Lorsqu'on plonge dans le plus creux de la piscine, on remonte inévitablement sans effort. Nous possédons tous en nous des ressources insoupçonnées où nous pouvons puiser pour remonter fiers et victorieux. Tout est question d'attitude.

Pour 1995, je me souhaite du courage pour prendre la bonne décision à la fin de mon congé. Et sans fin, la recherche du sens, du vrai, de l'authentique et un peu plus de folies. Moi qui n'ai jamais « viré une brosse » de ma vie, il serait peut-être temps que je range mon auréole dans un tiroir.

Le mardi 17 janvier 1995

Journée de grandes émotions. Ce matin, au cours d'une réunion d'information au Centre d'action bénévole, j'apprends qu'un poste de relationniste s'ouvre

pour quelques mois grâce à un programme d'aide fédéral. C'est presque le souffle coupé que je m'exclame :

— Mais c'est pour moi ce travail !

Spontanément, les personnes encouragent la directrice à retenir ma candidature. J'ai le cœur en émoi en me disant : « Se pourrait-il que mes attentes se réalisent ? » Ce travail n'est pas payant, mais il me permettrait de vérifier mes intérêts profonds en relations publiques. Je pose donc officiellement ma candidature.

Le vendredi 20 janvier 1995

— Une journée du diable, comme dit maman.

Une amie du CLSC me fait part d'une offre d'emploi dans un centre pour personnes en difficultés émotionnelles. Elle a pensé à moi pour coordonner le tout avec le soutien de l'équipe en place. J'ai décliné son offre, car ce type de travail vient trop me chercher justement en ce qui concerne les émotions. Mais qu'elle ait pensé à moi m'a fait chaud au cœur. Je rêve toujours au poste de relationniste.

Le samedi 28 janvier 1995

Mon café de cet après-midi goûte le sel. J'ai tellement pleuré que cela a annulé la saveur du sucre. Dans quelques mois, si rien ne bouge, je devrai retourner à l'école. J'ai eu beau me dire que les « si » sont inutiles, rien à faire, l'angoisse revient en force depuis une semaine. Amour m'exhorte à me faire une raison ; toujours ce côté raisonnable. Personne ne parle à mon cœur. Comment mettre en écharpe ce cœur ballotté ?

Tiens, je viens de trouver un trèfle à quatre feuilles dans un livre de la bibliothèque. Serait-ce un bon présage ?

Le dimanche 29 janvier 1995

Qu'ai-je à me plaindre ?

La vie est fragile comme un bibelot précieux en porcelaine. En ficelant les journaux pour la récupération hebdomadaire, mon œil est attiré par un vieil exemplaire de *La Terre de chez nous*. Maman m'a laissé cet hebdo à caractère agricole pour je ne sais quelle raison il y a très longtemps. Je le feuillette et à la page du Courrier de Marie-Josée, je tombe sur la lettre d'une jeune femme de trente-quatre ans, mère de trois enfants. Elle va mourir dans quelques mois : cancer généralisé. Elle affirme ceci :

Je n'ai pas peur d'être morte, mais j'ai peur de mourir. Je voudrais dire à tous ceux qui me lisent de profiter de tous leurs moments de bonheur. Vous allez lire ma lettre, vous émouvoir et m'oublier. Mais j'écris pour ceux qui, un beau jour, en faisant leur ménage trouveront une vieille Terre de chez nous et liront ce courrier du mois de mai 1989. À ce moment, je ne serai plus là, mais mes idées survivront. En dépit des jours de malheur qui les frappent, je voudrais tant que mes enfants gardent l'idée du bonheur. Je ressens une grande paix de vous avoir écrit et j'espère pouvoir me lire dans le journal.

À toujours. Anna jolie.

Pourquoi cette lecture me tombe-t-elle sous la main à ce moment-ci ? Le hasard, je n'y crois plus. On

dirait que cette inconnue a écrit ces quelques mots pour me transmettre un message important. Je suis bouleversée. J'ai presque honte de mes petites angoisses existentielles maintenant. La vie est si fragile.

Le jeudi 9 février 1995

Un grand événement enfin : je serai recherchiste-relationniste au Centre d'action bénévole jusqu'en juillet grâce au programme Article 25. Je viens de l'apprendre et je flotte encore. Mon travail consistera à planifier et organiser le vingt-cinquième anniversaire de fondation de cet organisme en juin prochain. Je suis très, très contente. Je vivrai cette expérience entourée de gens que j'aime beaucoup et qui m'estiment. Youpi !

Avant de commencer ce travail, j'ai pu m'inscrire à une session de stratégie de recherche d'emploi la semaine prochaine. Être bien informée, cela pourra toujours me servir.

Le samedi 18 février 1995

Il est dix heures ici et Amour doit être dans l'avion qui le mènera à Alexandrie en Égypte. Il est très heureux d'aller enseigner à l'Université Senghor et moi, je suis fière de lui. Je m'ennuie déjà un peu : quinze jours, ce sera long.

J'ai débuté mon nouvel emploi avec beaucoup d'enthousiasme et mes angoisses financières s'envolent momentanément. J'occupe un petit bureau confortable et mes compagnes de travail sont formidables. Anne a un sens de l'humour imbattable, Marie-Huguette, c'est la sensibilité, Jeanne, la minutie. Ma

secrétaire Lisette cherche un sens à sa vie, Pascale, la jeune aide-secrétaire, déborde d'énergie et Marie-France, la patronne, gère le tout avec brio.

Mes deux jours de formation en recherche d'emploi m'ont un peu sonnée. J'ai modifié mon curriculum vitae en l'épurant encore. Les patrons sont si pressés. Actuellement, c'est de la gestion de recherche d'emploi qu'il faut faire. Dans cet ordre d'idées, les responsables nous ont donné des techniques pour mettre en valeur nos talents et compétences lors des téléphones et entrevues. Aller à l'essentiel, écrire nos idées avant toute rencontre importante, voilà des trucs qui m'accrochent. Par le visionnement collectif d'une vidéo me présentant en entrevue fictive, j'ai noté mes points forts et ce que je dois améliorer. J'ai été renversée de constater la différence énorme entre la recherche d'emploi d'il y a vingt ans et celle de maintenant. Il faut adopter des techniques plus directes, plus dynamiques. Une telle démarche n'est pas à la portée de tous. Quel monde féroce !

Fin d'hiver 1995

Réapprivoiser un horaire de neuf à quatre me demande de l'énergie. Heureusement que je travaille à sept minutes d'ici et que je viens dîner à la maison. J'enregistre une foule d'expériences nouvelles. Recherche d'archives, sélection de documents pertinents dans le but de créer un kiosque promotionnel, contacts en tout genre : publiciste, graphiste, journaliste, imprimeur, comptable, réalisateur de télévision ; tout est nouveau et enrichissant. Au début, j'ai trouvé ce travail bien tranquille par rapport au monde de l'éducation où cela

brasse en « titi ». Ici, les personnes âgées disponibles pour faire du bénévolat aiment prendre leur temps. J'ai donc dû changer l'angle de mon miroir pour voir les choses d'une autre façon. Règle numéro un : ne jamais se presser. Du Centre, j'ai en tête l'odeur du bon café le matin et bien des moments de rire et de connivence. Je suis très fière de ce que j'accomplis ici.

Par différentes rencontres, je vérifie si le domaine des relations publiques ou des ressources humaines me plairait à long terme. Très vite, je m'aperçois que ce travail est basé sur l'éphémère. Dès qu'un événement se termine, il faut passer au suivant. Dans l'enseignement, je marque les jeunes non seulement par ce que je dis, mais surtout par qui je suis. Quelle joie d'entendre une ancienne élève me rappeler l'intérêt et le plaisir éprouvés lors de sa présentation sur un pays ! Les moments forts, ils ne les oublient jamais et pour moi, l'empreinte que je laisse importe beaucoup.

Un conseiller pédagogique m'a mis au parfum de ce qui l'attend l'an prochain : une augmentation de tâche ou son poste coupé.

— L'école aura toujours besoin de professeurs ; c'est ce qui est le plus sécurisant par les temps qui courent, me confirme-t-il.

Le mardi 28 mars 1995

Une visite spéciale éclaire l'arrivée du printemps : ma rencontre avec sœur Annette, une ancienne compagne d'enseignement. Quel plaisir de discuter ensemble ; elle est si chaleureuse et sincère. Un grand bonheur fut aussi de partager un repas avec d'autres religieuses enseignantes que j'ai connues à mes débuts.

Souvenirs et humour étaient au rendez-vous. En sortant de la nouvelle chapelle, mon amie fait la prière suivante :

« Seigneur, éclaire Céline, protège-la, protège son mari et ses enfants. »

J'en suis encore toute remuée, j'ai l'impression d'être connectée directement avec le Très-Haut. Et la lumière partout dans cet espace, une lumière simple et grande en même temps. À plusieurs reprises, depuis quelques mois, je lève les yeux vers le ciel et j'observe la lumière. Lorsque je perçois une éclaircie entre deux nuages, ma petite voix me dit que les bons jours s'en viennent.

Le mardi 7 avril 1995

Il y a trois ans aujourd'hui, mon école s'envolait en fumée. Mon deuil est-il terminé ? Après des semaines de réflexion, j'ai demandé à la direction de me compter des leurs en septembre prochain. Ce matin, courrier spécial :

— Vous songez donc à reprendre l'enseignement.

Rencontre en vue de vérifier les possibilités d'occuper un poste intéressant. Et puis, je me dis que d'ici septembre des événements nouveaux peuvent changer mon décor. En y réfléchissant bien, rien de ce qui m'est arrivé à ce jour n'a été mauvais ou invivable. Pourquoi soudainement ma vie le deviendrait-elle ?

Le mardi 16 mai 1995

Ma grande a quinze ans depuis une semaine : le bel âge. Oh *yeah* ! Elle revendique sans fin des libertés

nouvelles : heures prolongées de sorties, visites à Montréal et j'en passe. La quarantaine étant une période de questionnement comme l'est l'adolescence, ces deux étapes de vie ne devraient pas arriver en même temps dans une famille. Déroutée et surprise, j'ai mis quelques jours à réagir. Puis, nous nous sommes parlées de nos attentes respectives, des limites sur lesquelles je ne bougerai pas et celles dont on pourrait discuter. Le tableau est plus clair pour tout le monde. Amour n'est pas un grand adepte de la négociation. Moi, je ne peux vivre que dans l'harmonie autour de moi.

Le mercredi 31 mai 1995

Tout ce chemin pour retourner enseigner.

C'est avec une boule de peine que je relis la courte lettre me confirmant pour septembre prochain mon engagement comme professeur de géographie à temps partiel. J'aime cette matière, mais j'avais offert mes services à la bibliothèque ou à la formation des jeunes enseignants. Il n'y a pas d'ouverture de ce côté. Le travail de responsable des élèves ne me convient plus. Je dois peut-être retourner à mon école pour finaliser ou accomplir autre chose. J'essaie de voir la réalité sous cet angle.

Le dimanche 11 juin 1995

Mon travail de chercheur-relationniste se termine dans quelques jours et je suis fier d'avoir relevé ce défi avec brio. J'ai monté un kiosque « punché » et expressif, assisté à la finalisation d'un livre relatant l'histoire du Centre, réalisé plusieurs maquettes et

prix pour l'imprimerie, organisé le montage d'une grande mosaïque de photos et coordonné la soirée des Retrouvailles. Cette fête a été un franc succès. J'ai pris beaucoup de plaisir à accueillir la centaine d'invités venus se remémorer les vingt-cinq ans de bénévolat dans la région. À la fin de la soirée, Amour m'a complimentée ainsi :

— On dirait que tu as fait cela toute ta vie.

J'enregistre côté cœur.

Après l'école et l'université, il me faudra encore dire adieu à ce milieu de travail. J'ai trouvé un petit texte qui m'inspire :

« Je vis pleinement le moment présent et j'apprécie ce que la vie m'offre à vivre. »

Je le recopie et l'affiche sur le frigo, dans mon auto et sur ma table de chevet. Un vrai lavage de cerveau.

Le mardi 27 juin 1995

C'est la fin des classes pour mes deux grands. Ils fêtent cela à leur manière : party à tous les soirs, dégustations de bière, bal, après-bal de Pierre et tutti quanti. Juste à nommer les événements, j'en suis tout étourdie. Amour et moi tentons tant bien que mal de suivre leur évolution et petite révolution. Mon expérience personnelle, le mot le dit, ne sert à personne. Je suis inquiète lorsque je les vois partir avec d'autres jeunes connus pour toucher à diverses drogues. Mes enfants m'assurent qu'ils n'ont pas besoin de cela pour avoir du plaisir et que je dois leur faire confiance. Mais connaît-on vraiment ses enfants ? Je coupe le cordon ombilical et refais de petits nœuds de temps en temps.

Occupation de début d'été pour eux : la cueillette des fraises et des framboises chez un cultivateur de la région. Harassant pour nos enfants de ville et peu payant, mais ce travail va les aider à assumer leurs petites dépenses.

Le dimanche 13 août 1995

Exit les vacances familiales, vive les vacances à deux. Trois jours sur la côte sud du fleuve et en Beauce à apprécier les doux paysages des Appalaches. En prime, une visite industrielle comme je les aime : « les petits gâteaux Vachon ». Et le plaisir de se faire servir matin, midi et soir : la belle vie ! Pendant ce temps de farniente où les jours semblent s'arrêter, j'ai eu la chance de pratiquer mon « Je ». Une situation où je me suis sentie exclue d'une conversation m'en a donné l'occasion. Je suis fière de moi, car j'ai exprimé à Amour mon sentiment sans l'accuser. Tout s'est réglé à « l'amour... able » avec de longs baisers. Vers la sagesse.

À notre retour, notre grand ne me semble pas dans son assiette. Il nous répond par des phrases de deux ou trois mots. Longue discussion avant le dodo. Il vit de la frustration : pas de travail, pas d'argent, pas de « blonde » et de l'insécurité en pensant à son entrée au cégep dans quelques jours. J'essaie de lui faire voir une facette positive telle l'obtention récente de son permis de conduire et les avantages que cela apporte. Le temps peut tout guérir. En lui disant cela, je revois ma mère qui me répétait cette phrase comme un leitmotiv. La fille qui va inventer le temps en conserve deviendra millionnaire à coup sûr. Je serai une cliente assidue et lui en achèterai des caisses.

Hier, Liliane a participé aux Jeux du Québec en courant le 1200 mètres. C'est sa première expérience du genre après un entraînement estival bienfaisant. Nous l'avons tous encouragée en criant à pleins poumons. Comme le dit la phrase célèbre :

« L'important, ce n'est pas de gagner, mais de participer. »

Un autre petit bonheur.



Une marche de plus vers la connaissance de moi. Au cours de ces mois à effectuer un nouveau travail, j'ai touché à des domaines qui m'ont mise en contact avec des gens très intéressants. Tout un volet de ma personnalité est sollicité : organiser, animer, synthétiser. Agréable, mais sans plus. Je réalise que même si les relations publiques m'ont toujours attirée, ce domaine ne me convenait pas à temps plein. Ça ne fonctionnait pas, il me manquait la création. De plus, les nouvelles tendances du marché du travail me frappent à plein. Tout est éphémère. Dans le milieu communautaire que je lorgne un peu, les emplois sont reliés à des programmes d'aide fédéral ou provincial. Dans six mois, si l'argent entre, on t'engage... Cela enlève le sentiment d'appartenance si précieux pour l'essor d'une compagnie ou d'un groupe. La créativité pour améliorer son milieu de travail est à son plus bas. Pourquoi mettre tant d'efforts pour ce que je ne vivrai pas ? Les gens pensent en terme de survie. Une exception : devenir travailleur autonome. Au salon de coiffure, j'ai rencontré une diplômée universitaire qui

se sert de ses talents de cuisinière pour préparer de bons repas chauds aux coiffeuses. Et ça marche. En même temps, le marché dispose de jeunes super qualifiés. Dans ce contexte particulier, les patrons peuvent faire ce qu'ils veulent. Il y a cent personnes pour un emploi. Dans le monde de l'éducation dont je suis issue, il y a peu de mobilité professionnelle : professeur, conseiller ou directeur ; le tour est vite fait. C'est l'ère des contractuels, sans avenir ni permanence. Vu toutes ces circonstances, la sécurité est de rigueur.

Par ailleurs, ce qui me comble, c'est de me sentir aimée et appréciée pour ce que je suis. Dans ma classe, c'est exactement ce qui se passe.



Le jeudi 24 août 1995

Oh que c'est difficile ! Retour à la case départ : passez go et réclamez... de l'attention s.v.p. Le nouveau directeur laïque et mes anciens collègues m'accueillaient ce matin après une absence de deux ans à l'école. Celle que j'ai quittée n'existe plus ; je me perds dans la nouvelle. Ma motivation est au point mort. Enfermée dans les toilettes, je me demande : « Qu'est-ce que j'ai à faire ici ? » Ma réinsertion serait plus facile si j'avais été victime d'un accident. Alors on me dirait : « Comment vas-tu ? » et je raconterais les péripéties reliées à cet événement. Mes peines sont bien difficiles à partager. Être entourée de tant de gens et me sentir complètement seule.

Lorsque la jeune femme qui m'a remplacée au poste de responsable de cycle a présenté le déroulement de la rentrée, j'ai cru étouffer, incapable d'articuler une seule pensée cohérente. C'était moi qui faisais cela avant, je reconnais les documents de travail que je lui ai donnés. En réunion, me voilà replongée dans des tracasseries oubliées. Nos exigences communes, tels ne rien afficher sur les murs, écrire à la mine dans le grand carreau de l'agenda et à l'encre dans le petit, flottent à des années-lumière de mes préoccupations.

Il me faut tout réapprendre. Je dois me refaire une place au sein de l'équipe et reconquérir mon droit de parole. Tout un contrat.

À mon retour, Amour me dit :

— Ma grande, ça passe ou ça casse.

J'ai peur.

Le dimanche 27 août 1995

J'ai la tête pleine des bons moments de cette mémorable épluchette de blé d'Inde chez mes cousins. Lancée à la blague par mon mari l'hiver dernier lors d'une rencontre familiale, l'idée de réunir oncles, tantes, neveux et nièces a germé et s'est concrétisée aujourd'hui. Dans le cadre champêtre de leur ferme, nous étions soixante-dix à nous raconter nos bons coups et surtout nos tours pendables. Jusqu'aux cousins des États qui étaient venus.

Je déguste toujours le temps passé en compagnie de ma famine élargie. Rien que le plaisir de se voir, de se rappeler quelques souvenirs d'enfance me comble. C'est tellement loin et près en même temps. Mon cahier de généalogie s'enrichit de noms d'enfants et de

conjointes qui rallongent la chaîne originelle des Dion en Amérique. Comme le dit un proverbe chinois :

« Oublier ses ancêtres, c'est être un ruisseau sans source, un arbre sans racines. »

Le jeudi 31 août 1995

Mon premier cours ce matin. Après cinq ans d'absence de l'enseignement, il me faut reprendre contact avec mon ancien rôle de professeur. Ma jeune collègue Nathalie m'encourage comme elle peut. Je me sens « plate au boutte », incapable de sourire à mes jeunes élèves qui n'attendent que cela de moi. Après trente minutes, mon cours se termine. J'ai déjà tout dit.

En présentant mon programme de l'année, une toute jeune fille lève la main. Elle me demande :

— Vas-tu parler de l'érosion des berges ?

Je crois à un intérêt personnel et relance sa question aux autres élèves. À ma grande surprise, la moitié de la classe peut répondre adéquatement. Il a quelques années, je devais consacrer une période complète à leur expliquer ce phénomène. Comment vais-je procéder maintenant ? Il y a quelque chose de changé chez les jeunes de première secondaire : leur niveau de connaissance. Heureusement que je prépare mes cours en suivant la nouvelle démarche d'apprentissage enseignée à l'université. Vite, il faut m'adapter.

Sur le répondeur qui clignote, un appel d'une agente d'administration de l'université. Elle m'offre une charge de cours. Mon curriculum vitae présente mes compétences en formation des maîtres et je pourrai enseigner la didactique de la géographie. Sans tarder, je lui dis oui ; début des cours dans cinq jours.

Le mercredi 6 septembre 1995

Heureusement qu'il y a mes vingt-sept étudiants universitaires futurs enseignants pour m'insuffler du courage. J'aime préparer et donner mes cours. J'aime la diversité que cela met dans ma vie. Le bénévolat me semble loin. Comme tout devient relatif.

Dans le hall d'entrée de ma nouvelle école, un immense vitrail m'impressionne. Il représente une partie de l'école avant l'incendie et une grande dame en bleu qui va vers la nouvelle bâtisse. La lumière qui le traverse diffère chaque heure du jour. Tout à côté, le nom de cette œuvre d'art : *PASSAGE*. Combien de temps me faudra-t-il passer devant ce vitrail pour retrouver un sens à mon travail ?

Dans la tourmente, une figure familière me sert de phare : ma Liliane. Sa présence près de moi me reconforte. Lorsqu'on se voit dans les corridors, on se donne de petits becs. Pierre, quant à lui, nage en pleine liberté de première session de cégep. Selon lui, les années antérieures sont à oublier ; sa vraie vie commence ici. Que j'aime mes enfants !

Le lundi 13 novembre 1995

Depuis quelques jours, je m'investis à fond dans l'envoi systématique de curriculum vitae à différentes universités. Tous les départements d'enseignement requièrent les services de personnes ayant mes compétences. Cela peut toujours servir. Que d'énergie à déployer pour obtenir les noms des responsables, rédiger des lettres de présentation pertinentes et effectuer le suivi sur les besoins à court et moyen termes.

La session universitaire avance et chacun de mes cours me comble de joie. Je déguste tous les instants et spécialement lorsque j'anime des tables rondes. J'éprouve beaucoup de plaisir à synthétiser les idées, à refléter les pensées de ces jeunes. Je suis heureuse de pouvoir servir de maillon dans la chaîne de leur formation.

Je vis un certain vertige lorsque je reviens dans mes classes du secondaire. Au quotidien, ces dernières me servent de laboratoire. J'organise des activités où mes élèves participent davantage à leur apprentissage. Je prépare également quelques travaux qui les amènent à réfléchir sur leur façon d'apprendre. Ces éléments collent vraiment à elles. Je sens que mon enseignement s'enrichit et moi aussi. Je retrouve peu à peu le sourire.

Ce matin, en sortant de la maison, mon esprit vagabondait vers un futur incertain. Soudain, pendant un très court instant, j'ai senti une grande paix en moi et entendu ma petite voix me chuchoter :

— Ne t'inquiète pas ma grande, il y a quelque chose de bien qui va t'arriver.

Est-ce un signe ? Ces secondes de paix étaient tellement intenses que j'en suis marquée profondément.

Le mercredi 27 décembre 1995

Je termine le rangement dans la cuisine après la fête de ce midi. Nous recevions la famille d'Amour et les conversations furent enlevantes. Tout le monde a mis la main à la pâte pour faire de cette réception une rencontre agréable. Les enfants sont déjà partis pour une nuit-vidéo. Nous sommes seuls tous les deux :

c'est une impression bizarre. Il y a quelques années à peine, pour se retrouver seuls, il fallait sortir, aller au cinéma, manger au restaurant. Puis, au début de leur adolescence, les enfants ayant atteint l'âge des gardiennes, les sorties se sont raréfiées. Maintenant nous n'avons plus de soucis de ce côté-là et nous ne savons que faire de tout ce temps, de cet espace qui nous revient. Il nous faut réapprendre à vivre à deux. Je propose de commencer ce soir...



Bilan, quand tu me tiens ! Celui-ci sera bref.

Cette année, j'ai délaissé le secteur des relations publiques pour celui de la formation de futurs enseignants. Auprès d'eux, je sens que je me réalise pleinement.

Mon retour forcé à l'enseignement m'oblige à vivre plusieurs réajustements. L'ancienne Céline n'existe plus et le mode d'emploi de la nouvelle me manque. Une chose est certaine : plus je demeure authentique avec moi et les autres, meilleure se porte ma santé mentale.

Si comme le dit l'expression populaire, un chat retombe toujours sur ses pattes, il y a de l'avenir pour moi qui suis née sous ce signe chinois.

Puisse 1996 avoir de belles grandes oreilles ouvertes à mes souhaits. M'entends-tu 1996 ?

4

ESPOIR

Certaines personnes voient les choses comme elles sont et disent : pourquoi ? D'autres rêvent de choses qui n'ont jamais été et disent : pourquoi pas ?

George Bernard Shaw

Le lundi 8 janvier 1996

L'impensable, l'incroyable à mes yeux vient de se produire.

Ce matin, la journée pédagogique débute par un conférencier venu raviver notre feu sacré d'enseignant. Je l'écoute d'abord distraitement, mais soudain, je me sens interpellée au plus profond de mon être. Eurêka ! J'entrevois enfin la lumière. Devenir conférencière ou conseillère en pédagogie : voilà ce que je veux faire. Mon cœur s'emballe. Je note tout sur ce type. Il présente son propos par de grosses blagues, prend trente minutes pour introduire son sujet, lit des passages de son livre et ne fait pas participer son auditoire. C'est exactement ce que je ne ferai pas. Le dîner arrive enfin et mes amies m'invitent à me joindre

à elles. Je m'éclipse en catimini, prétextant une migraine. Un mensonge inoffensif, car c'est bien ma tête qui est en ébullition. Je dois m'isoler au plus vite.

Dès mon arrivée à la maison, sans prendre le temps de luncher, j'écris les grandes lignes de mon projet en troisième vitesse. Où et en quoi puis-je être innovatrice ? Quelles sont les connaissances et manières de faire que je peux transmettre ? Je m'inspire de mes expériences récentes à l'université et de mon bagage accumulé depuis plus de vingt ans dans l'enseignement pour mijoter une conférence visant à expliquer aux enseignants comment ils peuvent aider les élèves à apprendre de façon efficace et durable. Mon crayon vole sur le papier, mes idées sautent d'une ligne à l'autre sans difficulté. J'ai du tigre dans mon moteur. Jouissance à l'état pur. Pour me convaincre du sérieux de mon entreprise, je dépose le tout dans une chemise jaune fluo. J'y inscris en gros titre : conseillère en éducation.

En préparant le souper (c'est fou ce que cette heure est pour moi propice aux idées), une autre lueur m'apparaît. Vite un crayon et un bout d'essuie-tout. Si mon projet fonctionne, je me promets d'en témoigner par le biais de l'écriture. J'inscris rapidement le sujet de mon livre : mon cheminement des dernières années pour enfin arriver à une deuxième carrière à 45 ans. Une toile de fond qui me sourit.

Aujourd'hui, ma vie reprend tout son sel. Je renaiss.

Le lundi 15 janvier 1996

Le célèbre père Ambroise Lafortune confiait dans une entrevue télévisée : « *Si la route te manque : fais-la.* »

Je cautionne son idée à cent pour cent en rédigeant une première version de mon projet. Lorsque mes premiers feuillets sortent de l'imprimante, la peur me reprend. Maudite peur ! Je suis soudainement faible et inquiète comme après l'accouchement de mes enfants. J'ai l'impression de tenir un trésor entre les mains, mais que va-t-il se passer après ?

Le jeudi 25 janvier 1996

Je viens d'atterrir, de revenir sur terre brutalement par deux chocs successifs. Tout en réfléchissant au contenu de ma conférence, je dresse une liste des différentes personnes susceptibles de m'aider. Une amie du bénévolat me suggère de rencontrer son fils, conseiller en formation auprès des étudiants universitaires. Hier, autour d'un café, il m'écoutait et ses commentaires m'ont fait réaliser que je dois tenir compte autant de la façon de passer mon message que des concepts à transmettre. J'avais complètement négligé cet aspect. Retour à ma table de travail.

À la maison, je partageais mes réflexions et mes inquiétudes avec Amour. Tout en discutant, il me lance :

— Ne te berce pas trop d'attentes et d'illusions sur ton projet. Sois réaliste, car ton idée arrive à un moment où les écoles disposent de peu d'argent pour la formation. Tout cela est peut-être voué à une fin de non-recevoir.

Et s'il avait raison ?

J'entrouvre à peine mon coffre au trésor que déjà je devrais me déclarer forfait ? Jamais ! Je rugis intérieurement. Mon côté Lion refait surface. Mon mari

ne me dit pas ce que j'aimerais entendre. Je boude, je m'isole, je redescends en moi. Je suis ébranlée, mais pas knock-out.

Le dimanche 4 février 1996

La mort maintenant. J'apprends ce matin que le directeur qui m'avait donné ma première chance à l'université vient de décéder. Infarctus à cinquante ans. Mort sur le coup, comme on claque une porte. Au moment où le téléphone a sonné, nous venions de visionner un vidéo qu'il avait tourné en Égypte l'an dernier. Amour est en mille miettes. Ce collègue lui était cher.

J'ai lu récemment un article traitant du bonheur. Le secret, semble-t-il, est de ne pas trop se poser de questions sur la vie. Et sur la mort alors ?

Le mercredi 14 février 1996

Où le destin m'entraînera-t-il à l'aube de l'an 2000 ? J'ai retrouvé tantôt une feuille datée du 27 août 1987 où je relevais mes objectifs de vie pour le 27 août 1992. J'y notais ceci :

1) Je travaille de plus en plus en relations publiques et en communication.

2) Je vis avec l'homme que j'aime sans trop vouloir le changer. Au verso de ce feuillet, j'inscris 14 février 2001.

Premier objectif : je possède maintenant une entreprise florissante en communication où je me réalise par la parole.

Second objectif : je vis avec l'homme qui accepte

de cheminer avec moi à travers mes rêves et mes espoirs.

Pour la Saint-Valentin, je transcris ce message dans la carte d'Amour :

Plus je grisonne, plus j'ai besoin d'être aimée. C'est viscéral et jamais fini de combler. Dans toute la tourmente que je vis, j'ai besoin d'être rassurée. Dans les expériences que je fais, j'ai besoin d'être écoutée, reconnue et encouragée. C'est peut-être dû à un trop-plein ou un manque d'hormones dans mon système... Je te remercie d'être là, patient et attentif.

Ta grande qui t'aime.

Le lundi 19 février 1996

Mon petit mot « aux hormones » nous a rapprochés. Commentaire stimulant de mon homme :

— J'aime cela que tu aies autant d'idées.

Cela prouve que tu n'es ni inerte ni passive. Notre vie à deux est vraiment toute en montagnes russes.

J'ai souvent congé le lundi. Je le déclare « Jour P » pour projet. Je m'habille en tenue, décontractée, une touche de rouge à lèvres (maman se mettait toujours du rouge à lèvres, même pour aller aux champs), deux gouttes de Chanel N° 5 et un petit café bien chaud. Je consacre mes énergies à améliorer mon concept, peaufiner mes idées, téléphoner à toutes les personnes-ressources possibles et me documenter encore et encore sur le sujet.

Dans cet esprit, j'ai rencontré un travailleur autonome œuvrant en formation de personnel. Il m'a généreusement consacré une heure et demie de son temps. Ses réponses à mes questions sur les exigences

et les qualités nécessaires à la réussite d'une telle entreprise étaient dynamiques et réalistes. Je dois me donner du temps, peut-être trois ou quatre ans, pour développer mon réseau de contacts et surtout diversifier mon produit. Une seule conférence ne suffit pas. Il me faut de la variété.

Je repars à la chasse aux idées.

Le dimanche 25 février 1996

Petit dimanche tout en douceur en compagnie de ma fille. Cette sortie à deux au cinéma me fait grand bien. Nous adorons toutes deux cette ambiance feutrée, l'odeur du *pop-corn* et l'immensité de l'écran. Pour quelques instants, nous sommes hors du monde. Comme c'est agréable de partager une activité plaisante avec elle.

Ses seize ans l'ont rendue plus mature ; j'en profite pour entamer le dialogue. Elle me confie ses appréhensions sur l'amour et la sexualité. Et ses angoisses sur « comment trouver le gars qui lui conviendra ? » De retour à la maison, j'ai vite fouillé dans la malle de mes souvenirs pour en ressortir de vieux cahiers jaunis et racornis. Je lui ai fait lire quelques passages de mes journaux d'adolescente. Elle en avait les larmes aux yeux. Confiance et complicité s'installent un peu plus. Vingt-sept ans nous séparent et pourtant nos questionnements se ressemblent étrangement. Il faut parfois trouver seule son chemin dans le dédale des émotions. La maturité affective vient lentement, en son temps, après moult essais et erreurs. Malgré tous les cours et les discussions sur la sexualité, chacun doit trouver par lui-même là où il est

confortable, heureux et repu. Ce bout-là ne se transmet pas. À toutes ses confidences, j'ajoute :

— Ma grande, écoute ton cœur et garde le contrôle sur ta vie. Si tu te sens heureuse et comblée avec un homme, tu es sur la bonne voie.

Comme je n'ai pas de charge de cours cet hiver, j'en profite pour parfaire mon anglais. *I speak english* déjà un peu mieux. C'est particulier de me retrouver assise à un pupitre. Par déformation professionnelle, j'observe attentivement ce vieux professeur mal fagoté. Sa façon dynamique et humaine de nous faire apprendre me fascine. Ma voisine de banc est notaire. Elle m'éclaire sur les droits et obligations d'une travailleuse autonome. Il y a bien des éléments à considérer. Je note tout.

Parlant de langues, j'apprends aussi quelques bribes d'espagnol. Une de mes élèves possède cette langue maternelle et nous livre des mots nouveaux à chaque cours. Elle est fidèle à sa tâche et la classe apprécie tout autant que moi cet apport de connaissances. J'assimile facilement cette langue. Elle chante à mes oreilles.

Le mardi 19 mars 1996

Voici où j'en suis. Mon projet se développe encore un peu plus. Je dispose maintenant de trois conférences variées. En plus de ma première traitant de pédagogie nouvelle, la seconde versera dans l'application de techniques de communication. Quant à la troisième, j'offrirai un service de soutien aux jeunes professeurs débutant dans le métier, car il y a une sérieuse lacune de ce côté.

Afin de vérifier le tout, j'ai rencontré un directeur d'école. Cet ancien collègue se montre très intéressé et me demande des précisions sur chaque atelier. Je lui réponds de mon mieux et me rends compte que mes idées correspondent à un besoin du milieu.

Au retour, je fais un détour par la Caisse Populaire afin d'y ouvrir un compte uniquement destiné à ma T.P.E. (Très Petite Entreprise). Un pas de plus.

Samedi dernier, j'ai exposé l'ensemble de mon projet à mes trois frères et à ma sœur. Nous ne nous visitons pas très souvent ; par choix, par pudeur peut-être, mais que l'un d'entre nous vive une grande joie ou une difficulté passagère, tout de suite le nœud familial se met en place. À cause de ma position d'aînée, je me suis longtemps sentie responsable d'eux, comme une deuxième mère. Je réalise que ce n'est vraiment pas nécessaire. Par un nouvel équilibre, leur encouragement et leur soutien me réconfortent.

Le lundi 25 mars 1996

Ma grossesse se développe de plus en plus. Pas assez vite à mon goût, mais cela, c'est ma personnalité profonde. Je partage les heures de mon « Jour P » avec un graphiste et une imprimeure. Je compte mes dollars un à un pour défrayer les coûts d'une pochette d'information présentant mes trois ateliers et quelques cartes d'affaires. Les connaissances que j'avais accumulées lors de mon travail de relationniste dans un centre communautaire me servent énormément. Je comprends très bien le jargon de ce domaine. Dans la vie, je réalise encore une fois que toutes nos expériences s'accumulent.

Hier, j'éprouvais quelques difficultés à synthétiser mes idées et soudain, en prenant mon bain, tout fut clair. En dégoulinant de partout, je cherche fébrilement du papier et d'un trait j'écris cinq pages résumant mes nouvelles réflexions. Je découvre une manière de présenter le « comment on apprend » et l'impact majeur de l'affectif dans l'apprentissage. Bienfait de l'eau.

Le lundi le 22 avril 1996

Je viens de livrer le contenu de ma pochette à l'imprimeure. Le graphiste m'a concocté un produit professionnel dont je suis très fière. Je suis morte de peur, mais je saute à l'eau. Normalement, je devrais émerger...

Une grande enveloppe vient d'arriver par le courrier de ce matin pour mon Pierre. Il est accepté en graphisme au cégep du Vieux-Montréal. Une bonne nouvelle. Il est super content et sa première réaction fut :

— Enfin, je vais faire quelque chose de constructif.

Le mercredi 8 mai 1996

Accoucher est merveilleux. Après cinq mois de grossesse, mon projet arrive à terme aujourd'hui.

Je viens à l'instant de prendre livraison de mes pochettes chez l'imprimeure. À la journée prévue, le travail commence et s'arrête en chemin :

— Rappelez plus tard, le tout n'est pas terminé.

Vers vingt heures, je provoque les choses pour qu'il arrive au plus vite et finalement le bébé voit le

jour. De retour à la maison, mes cent pochettes en main, une diarrhée complète ma journée. Serait-ce les suites de mon accouchement ?

En rédigeant ces quelques mots, je réalise soudain avec acuité que c'est bien beau un bébé tout neuf, mais maintenant, il faut que je le nourrisse, que je l'engraisse. C'est vraiment comme une maternité ce projet : avoir un enfant ce n'est rien, c'est le reste qui est préoccupant.

Le mercredi 15 mai 1996

Me voilà devenue vendeuse d'idées. Depuis une semaine, je fais le marketing de mon produit dans certaines écoles de la région. J'ai d'abord ciblé les plus innovatrices. Dring, dring, je me présente et offre mes services. Les planètes sont de mon côté, car j'ai réussi à rencontrer trois directeurs d'école aujourd'hui. Je suis très satisfaite de ma journée vu la nouveauté pour moi de ce type de démarche.

Le jeudi 16 mai 1996

Je flotte. Je viens de vendre ma première conférence en deux exemplaires. Un directeur rencontré hier est très intéressé pour l'année scolaire qui vient et la Société des professeurs de géographie retient mes services pour leur congrès à la fin juin. Je suis folle de joie et sans mot.

Vendredi le 17 mai 1996

Le champagne restera au frigo.

Une complexe question d'accréditation provinciale concernant la formation pourrait m'empêcher de progresser dans mes démarches. Des coûts de 500 \$ sont, semble-t-il, exigés. Je suis complètement découragée. Le réconfort me vient de Françoise.

— T'es bonne, t'es belle, t'es fine, t'es capable, me dit-elle.

J'en ai bien besoin.

La fin de l'année scolaire me rend mélancolique. L'effervescence du printemps, l'arrivée des examens et des vacances modifient le comportement des élèves. Elles deviennent turbulentes et lunatiques. Enseigner est vraiment un constant travail d'adaptation, car au moment où la complicité est à son meilleur, il faut se quitter et recommencer avec d'autres jeunes dans deux mois.

Tout s'arrange finalement. Vérification faite auprès de la Société québécoise de la main-d'œuvre, je peux exercer ce complément à mon travail d'enseignement sans défrayer, pour l'instant, le maudit montant. Ouf !

Le mercredi 12 juin 1996

Je boucle la boucle de mon marketing. J'ai expédié une trentaine de pochettes au cours des dernières semaines et effectué le suivi nécessaire. Beaucoup d'énergie pour ? ? ?

Le dimanche 23 juin 1996

... pour réaliser que ce que j'ai préparé correspond à un vrai besoin. La glace est rompue. Ma présentation au congrès des professeurs de géographie m'a permis

de roder mon premier atelier. Je suis très satisfaite de ma prestation. Et surtout, j'éprouve beaucoup de plaisir à échanger avec des collègues enseignant dans différents milieux. Mon côté angoissé me tire un peu : « Suis-je assez convaincante ? » Sentiment d'insécurité, quand tu me tiens ! Parfois j'aimerais me voir à soixante-dix ans, ma vie derrière moi. Ne plus avoir à éprouver le besoin de me battre, de relever des défis tout le temps.

L'école se termine dans quelques jours et j'ai réussi à passer au travers. Amour revient du Maroc tout heureux d'avoir marché dans le Sahara en compagnie d'autres universitaires comme lui. Le chanceux !

Prochain projet : décorer la chambre de Liliane en juillet et mettre de côté tout le reste. Rien de tel que peinture, tapisserie, moulure et bordure pour se refaire un équilibre mental. Bon été ma grande !

Cet été, en soufflant les quarante-cinq bougies de mon gâteau de fête, j'ai vraiment pris la mesure du temps. Comme un sablier à travers lequel je vois soudain une partie de ma vie écoulée. C'est beaucoup quarante-cinq bougies sur un gâteau ! J'accepte que le mitan de ma vie corresponde à une période de remise en question globale. Moi, vie conjugale, famille, travail, sexualité : tout y passe. *PASSAGE*. Je compare tout ce qui m'arrive à ce que je faisais, vivais ou étais. C'est comme la peau d'un serpent. Dès qu'on s'en est dépouillé, impossible de se remettre dedans. Je veux que les vingt, trente ou quarante ans qui me restent à vivre soient à mon image. Aller à ma rencontre, faire le point et surtout chercher à devenir la plus authentique possible. Pour moi, la quarantaine, c'est l'occasion de remplir ma mission d'être humain avec plus de

profondeur. J'ai besoin de nouveaux défis où je pourrai graduellement mettre mes habiletés au service des autres. Aujourd'hui, par la création de ma très petite entreprise, j'y réponds en partie et je me comble. Mon rêve de vie prend corps dans sa plus grande dimension. Mais le changement est un phénomène qui me fait peur. Pourtant, quand les choses vont mal, bien souvent le changement peut les améliorer. Par mes nouvelles démarches, je me risque vers un bonheur inconnu.

Dans notre vie de couple, appréhensions et craintes face à l'avenir sont au menu. Mon homme essaie de m'accompagner tant bien que mal dans mes petites réformes. Afin de m'assurer du succès de ma transformation, il me faut apprendre à lui communiquer mes attentes et besoins. Le corollaire est aussi vrai : apprendre à mieux l'écouter. Parfois, je ravale, je mets la poussière sous le tapis si bien qu'à un moment je ne peux plus passer l'aspirateur dans mes sentiments : ça me prend une grue. Je me suis déjà engagée pour le meilleur et pour le pire et j'y crois. Faire le ménage au fur et à mesure : voilà bien la clé de la communication. Heureusement, c'est quelque chose que je veux améliorer jusqu'à mon dernier souffle de vie.

En renonçant à mes anciens schèmes de pensée, je deviens plus créative, plus équilibrée. En fait, la créativité nourrit mon intérieur et contribue pleinement à mon bien-être. Depuis le début des temps, elle est mère de toute amélioration. C'est bien plus l'imagination que le savoir qui a aidé les hommes préhistoriques à évoluer.

Tout au long de mes pérégrinations vers un devenir meilleur, j'ai la chance d'avoir le soutien indéfectible de mes parents et amies les plus chers.

— Qu'un ami véritable est une douce chose, disait Jean de La Fontaine.

Quel bonheur de pouvoir compter sur des personnes importantes dans ma vie ; être bercée par des gens que j'aime !



Le lundi 12 août 1996

Tout un été de passé ; des vacances presque terminées. Juillet correspond à un mois d'entredeux. Comme si j'étais là de corps, mais pas d'esprit. À Parlee Beach où nous avons loué un chalet pour une semaine, je flotte et rêve tout doucement. Les enfants, qui n'en sont plus, partagent avec plaisir ce voyage. Cette destination familière nous fait renouer avec des gens à la langue bien particulière. Dans une boutique de souvenirs, j'ai dû tendre l'oreille deux fois pour bien comprendre le compliment que m'adressait un beau vieux monsieur acadien.

— *J'aime ta skirt the way qu'à hang !* Quelle langue colorée !

Au retour par la route 2, la Transcanadienne du Nouveau-Brunswick, je conduis nerveusement. La circulation dense se fait dans les deux sens. Dès que j'aperçois un camion ou une roulotte, mon homme m'enjoint de les dépasser. Il aime voir loin devant lui. Je m'enlign, calcule mentalement mon temps et je manœuvre parfois avec audace. Par ma conduite agressive, je suis une vraie Jacques Villeneuve. Mais au bout d'une heure de ce manège, j'éclate d'un rire bien

sonore. Mon copilote s'inquiète. C'est alors que je fais part à mon mari d'une image qui me traverse l'esprit. Ma vie est aussi une route 2. Il y a eu de grands bouts où je n'ai rencontré aucun obstacle. Mais depuis quelques années, je n'arrête pas de dépasser des poids lourds. En fait, il y aura toujours un camion ou une roulotte sur mon chemin. Il est aussi bien que je respire lentement et que je lève les barrières l'une après l'autre. Dans la voiture, l'air s'est allégé. On a ri et je me suis mise à chançonner en dépassant. Les camionneurs me faisaient de beaux sourires. Un obstacle peut-il nous faire un clin d'œil ?

Pour clôturer cette belle saison, Amour et moi avons enfourché la moto et vroom vers Québec. Le beau temps, le vent et la brise nous rapprochent dans tous les sens du terme... J'apprécie voyager sur cette bécane motorisée parce que nous faisons complètement partie du paysage. De plus, mon mal des transports disparaît comme par enchantement. Au cours de ma première grande escapade, je penchais à droite lorsqu'il fallait tourner à gauche. C'était notre voyage de noces et j'ai bien vite appris à faire corps avec mon motard de mari. Plus tard, en traversant le Canada du Pacifique à Montréal, je me suis souvent endormie, réveillée par les cahots de la route. Les avertissements répétés d'Amour étaient inutiles. Qui peut empêcher une femme de somnoler lorsqu'elle ignore qu'elle est enceinte ?

Le mardi 27 août 1996

Je rêvasse sur mon nuage, j'essaie d'y rester et je veux m'endormir dessus. Ce matin, je présentais mon premier atelier dans une école de Granby en Estrie.

J'aurais aimé que le temps s'arrête. Ce groupe de professeurs réceptifs et dynamiques me stimulait. J'y ai vécu un moment fort. C'est bien de plénitude qu'il s'agit. J'avais le trac, mais en me présentant « Céline Dion », l'auditoire m'a applaudi en souriant. Porter le nom de cette chanteuse célèbre et adulée m'apporte de bons moments ; aussi bien en profiter. À l'aise devant ce public d'enseignants, je les ai fait participer par mes questions et exercices pratiques. L'ambiance de complicité que j'ai réussi à créer me satisfait pleinement. Je redescendrai de mon cumulus plus tard.

Hier, jour de rentrée à mon école. C'était moins difficile que l'an passé. Chacun reprend le collier tout en échangeant sur les vacances et les plans de cours à élaborer. De nouvelles figures attirent mon attention. Ces jeunes professeurs débutent leur carrière avec des yeux à la fois inquiets et enthousiastes. Dans quelques jours, je leur proposerai mes services comme soutien à leur passage de l'université au monde du travail. J'aimerais partager avec eux mes expériences et connaissances.

Le vendredi 27 septembre 1996

Est-ce idiot d'écrire quand ça va mal ? C'est un peu comme prier le p'tit Jésus pour régler un problème et l'oublier par la suite quand tout va bien. « *Where do I go with my boat ?* » se traduit par « Quelle est ma place dans l'univers pédagogique ? » *Big question !* Cette interrogation me vient après l'écoute d'un conférencier à l'école ce matin. Il possède très bien son sujet. Avec un doctorat en poche, le matériel ne lui fait pas défaut. En plus, il est bel homme et humoristique.

De retour à la maison, une longue marche m'est nécessaire pour tenter de faire le point sur ce que j'ai inventé. Puis, je me mets à arracher les pétunias presque de colère et de peine. Lorsque Pierre m'interpelle pour une futile question de souper à venir, je lui crie après et me mets à pleurer. Il vient vers moi pour savoir ce que j'ai et sincèrement, je lui confie mes inquiétudes concernant mon avenir. Mon fils me rappelle que je ne suis pas encore une conférencière accomplie et que mes doutes sont normaux. Cher grand !

Je suis à un point où il me faut énormément de courage et d'énergie pour continuer. Je suis condamnée à réussir ou à périr. Mon mari me parle de ses projets de retraite et le poil de mes jambes se hérisse tout seul. Je n'ai pas encore vraiment pensé à cela. Pour moi, la retraite correspond à une étape lointaine. Peut-être parce que je considère qu'il me reste encore beaucoup à accomplir.

Dans mes temps libres, j'accompagne un groupe de six jeunes professeurs débutants. Les échanges suscités par la rencontre de leurs diverses personnalités sont très fructueux. Ces jeunes ont beaucoup de volonté. Je leur dis qu'un professeur doit faire œuvre d'éducation dans tous ses gestes, montrer l'exemple en enseignant le respect et la tolérance. Sans oublier d'encourager, de motiver et de valoriser chacun. Je sens que je leur suis vraiment utile. Au quotidien, je prépare mes cours de géographie en expérimentant une nouvelle démarche d'apprentissage basée sur la participation active des élèves. Je vais de découverte en découverte et le plaisir d'enseigner au secondaire me revient. Bon, le téléphone qui sonne... Si c'est pour nous vendre une thermopompe, je hurle.

Cette journée ressemble vraiment à un *soap opera* avec tous ses rebondissements. Je reçois à l'instant confirmation d'un prochain atelier dans une école de la région. Avec toutes les bouteilles que j'ai lancées à la mer, l'une d'entre elles est tombée entre bonnes mains. Je repars faire une longue randonnée sur ma vieille bicyclette CCM rouge. Une grande bolée d'air frais me fera du bien.

Le samedi 12 octobre 1996

Aujourd'hui, journée père-fille à L'Île-aux-Coudres. Super pour eux, super pour moi. J'écris du restaurant, un gros morceau de gâteau au chocolat tout près. Depuis que j'ai commencé à m'arrêter pour moi, j'y prends goût. Je réfléchis aussi au chemin que j'ai parcouru dernièrement et à tout ce qui me reste à faire. Bien vite, je m'efforce de savourer pleinement mon moment présent. Il ne reviendra jamais. Mon ostéopathe trouve que j'ai les yeux plus brillants et une meilleure posture. Il me faut prendre ma place encore plus vigoureusement, me faire confiance.

Tantôt, je confectionnerai une couronne avec les cocottes de notre pin. Le travail manuel et la créativité reliés à cet ouvrage me détendront.

Le vendredi 18 octobre 1996

Autre épisode dans mon *soap opera* personnel. Je viens de signer un contrat de superviseure de stage à l'Université de Montréal. Mes curriculum vitae expédiés l'an passé ont fait surface au Département de didactique. J'aurai à nouveau le bonheur d'accompagner des

stagiaires. Après une courte rencontre, je réalise que ces jeunes sont cobayes dans le nouveau programme de formation des maîtres d'une durée de quatre ans. Ce nouveau système n'est pas tout à fait rodé. Leur colère gronde. Ma tâche ne sera pas facile. Je plonge encore.

Le dimanche 1^{er} décembre 1996

Spleen dominical. Ma vie professionnelle tourne autour de trois tâches tout aussi intéressantes l'une que l'autre : enseigner, former de futurs professeurs et animer des ateliers pédagogiques. C'est juste pas assez payant pour le moment.

Hier, lors de la visite d'un cégep où Liliane veut aller l'an prochain, un brin de nostalgie m'a envahie. La distance l'obligerait à s'installer à Montréal. Un jour je donne la becquée à mes oisillons et le surlendemain les voilà déjà prêts à quitter le nid. Constat du temps qui passe.

Lorsque je me suis installée à Montréal pour mes études, je n'ai eu aucune inquiétude pour ma famille que je laissais derrière moi. Trop heureuse de pouvoir enfin voler de mes propres ailes en toute liberté.

La rivière de la vie doit suivre son cours.

Le jeudi 19 décembre 1996

Je suis encore toute remuée par le témoignage de mon « Ange » de Noël. À l'approche des Fêtes, le comité social de l'école organise cet échange secret de petites attentions. Voici ce que m'a écrit ma mystérieuse protectrice.

« Aujourd'hui, je lève les yeux vers la galaxie. Il y a une étoile pour toi, il y a une étoile pour chacun de nous. Je sais que tu cherches une autre voie. Je souhaite qu'un jour ton étoile brille pour toi. Nourris-toi d'espérance ! Comme cet ange, tu as déjà une traînée de petites étoiles derrière toi. Regarde tous les efforts que tu as déployés et toutes les victoires remportées jusqu'à ce jour. Bravo ! »

Madeleine,

Ton « Ange » qui se réjouit avec toi !

Comme si le ciel lisait dans ses pensées, je suis engagée pour deux nouveaux ateliers, mais cette fois dans le secteur communautaire. Ma conférence sur les techniques de communication est retenue au Centre d'action bénévole de ma région et à l'Association des personnes handicapées. Youpi !

Le mardi 31 décembre 1996

Il y a un an, j'évoquais vaguement mon avenir orienté vers l'animation et les conférences. Je relis quelques passages de cette époque avec un petit sourire en coin. L'année 1996 m'a fait découvrir une voie qui me sied bien. Quelques ajustements plus tard, je sens que je marche de plus en plus vers la lumière. Et l'espoir.

Le mercredi 8 janvier 1997

Bonne fête à moi ! Il y a déjà un an que je suis conseillère en éducation. Pour souligner cet événement, le téléphone a sonné et merveille, un autre atelier de vendu pour mai prochain. Sans oublier le

gâteau, la bougie et la photo pour me donner le courage de continuer.

Depuis samedi, je porte de maudites lunettes. Malgré leur légèreté et la bonne vision qu'elles me procurent, je devrai dorénavant composer avec une presbytie croissante. Presbytie vient du mot grec « presbuteros » qui veut dire vieillard. Réjouissante découverte. Je m'adapte très lentement à ma nouvelle physionomie. Comme je n'ai pas eu de béquilles oculaires sur le bout du nez depuis vingt-cinq ans, le cœur me chavire dès que je tourne la tête trop rapidement.

Je déteste les souvenirs rattachés aux binocles. À dix ans, lorsque le premier verdict de myopie m'est tombé dessus, je me suis retrouvée du côté des « filles à lunettes ». À cause d'elles, je me sentais laide et non désirable. Des lunettes pointues avec des incrustations de faux diamants : rien de tel pour attirer les garçons à l'adolescence. Heureusement, l'avènement des lentilles cornéennes m'avait en quelque sorte sauvée en remettant en évidence mes beaux yeux bruns noisette. Dans le fond, porter des lunettes ne me handicape que très légèrement. Je vais devoir m'y faire comme bien du monde sur la planète.

Le jeudi 6 février 1997

Je parle du nez et me bourre de vitamines C sans arrêt depuis deux semaines. La grippe de je ne sais plus quel coin de la Chine me frappe de plein fouet. Il y a au moins une décennie que je n'ai pas été malade comme cela. Fièvre, courbatures et tout le tralala arrivent à un bien mauvais moment. De toute façon,

a-t-on jamais entendu quelqu'un dire que sa grippe tombe à un bon moment ? Je réalise que la maladie peut bousiller allègrement ma vie de travailleuse autonome. Pas de voix : pas de conférence. Dès que mes forces reviennent un peu, je me prépare avec fièvre pour mes deux prochains ateliers sur la communication. J'ai travaillé fort et je crois que ce seront de belles rencontres.

En parlant de virus, mon frère Jean en a attrapé un qui s'est logé dans l'enveloppe de son cœur, le péricarde. Grandes inquiétudes, car les symptômes ressemblent à ceux d'un infarctus. J'ai eu très peur pour lui. Comme on fait toujours un peu de transfert, je me suis rappelé les incidences de la maladie et notre fragilité ici-bas. Papa est décédé un an après avoir vendu sa ferme. Il allait souvent contempler sa terre à la brunante, un pied sur la clôture de l'enclos. Une sempiternelle « rouleuse » au bout des lèvres, sorte de Lucky Luke du 2^e rang, il « jonglait » à ses cultures ou à la façon de trouver l'argent nécessaire pour faire vivre notre famille de huit personnes. Il s'est échiné toute sa vie, de l'aurore au crépuscule, pour finir bêtement d'emphysème pulmonaire. Pour moi, le message est clair. Je veux profiter au maximum du moment présent.

Le samedi 22 février 1997

Rien ne va plus avec l'ordinateur. L'infernal engin refuse obstinément de communiquer son contenu à l'imprimante. C'est peut-être relié avec notre nouvelle installation de l'Internet. Je n'ai aucune patience avec la technologie. Je m'attends toujours à ce que, tout

comme mon auto, l'ordinateur fonctionne sans problème. Bref, mes documents et moi sommes prisonniers de l'informatique. Et mes ateliers qui se dérouleront dans quelques jours. Je rage et je peste.

Le mercredi 26 février 1997

Je suis gonflée à bloc. La semaine dernière, au baptême de mon atelier portant sur la communication authentique, d'instinct, j'ai su que je misais juste. Au Centre d'action bénévole, les réactions positives des participants m'ont vivement encouragée. Mais comme plusieurs personnes me connaissaient déjà, pouvaient-elles être objectives ? J'en ai maintenant la certitude.

Quel après-midi spécial ! J'ai eu le privilège de partager quelques heures avec un groupe d'une grande richesse intérieure. Vingt-cinq personnes en chaise roulante ont participé à mon atelier sur la communication. Par moments, je me sentais connectée avec l'essence, l'essentiel de la vie. Mon expérience est presque spirituelle. Pour eux, pas de masque. La souffrance ne le permet pas. En quittant la salle, un monsieur fort mal en point me dit :

— Merci madame, vous m'avez aidé.

Je me sens comme une infirmière du cœur.

Je m'aime et je continue.

Le mercredi 5 mars 1997

Les mercredis se suivent, mais ne se ressemblent pas. J'arrive de l'hôpital. Maman a la rétine de l'œil gauche décollée. Opération importante demain. Je passe par toute une gamme d'émotions. Peur de

l'inconnu (Est-ce grave Docteur ?) et peine anticipée (Et si elle perdait son œil ?). Elle habite ici pour quelques jours et j'ai la chance de l'observer de plus près. Elle a une frousse du diable, mais n'en laisse rien paraître. Pour ne pas nous inquiéter sans doute. Dans tout ce qui lui arrive, maman voit toujours son verre à moitié plein plutôt qu'à moitié vide. Malgré son handicap, elle prend le temps de s'informer de mes projets. Elle m'a toujours encouragée dans la poursuite de mes rêves. Au moment où j'ai décidé d'entreprendre des études universitaires (ce qui ne s'était jamais fait dans notre famille rurale), papa pensait que toutes ces connaissances me seraient bien inutiles pour « tenir maison ». Maman, dans son dos, me disait de foncer. Un peu comme si elle se projetait en moi, elle qui n'avait qu'une septième année, mais qui écrivait sans fautes.

Quant à mon petit frère, la santé lui revient très lentement. Il devra se reposer beaucoup et me dit commencer à envisager sa vie différemment. Je réalise que les hommes peuvent être atteints aussi durement que les femmes au début de la quarantaine. Comme ils sont souvent très préoccupés par leur carrière, ce changement de dizaine ne les touche pas autant. Mais qu'un choc quelconque survienne et les voici aussi perturbés que nous. Obligés eux aussi de s'arrêter pour faire le point.

Le samedi 29 mars 1997

Maman récupère lentement et répète souvent :

— Pourquoi cela m'est-il arrivé ? Quelle affaire !

L'ophtalmologiste parle de temps pour la guérison, seulement de temps.

Tous ces événements des dernières semaines m'ont beaucoup affectée. En classe, je suis tendue, moins tolérante. Je m'emporte pour des niaiseries qui habituellement ne m'atteignent pas. Les élèves d'un groupe plus agité ne me reconnaissent pas. Elles ne sont pas responsables de ce qui m'arrive, seulement des victimes. Après réflexion, je prends le parti de leur dire ce qui ne va pas. Dès le début de mon cours avec elles, je demande si certaines ont connu de la maladie dans leur famille et comment elles vivent cela. À ma grande stupeur, plusieurs lèvent la main. L'une confie sa peine devant le décès récent d'une tante aimée. Une autre vit beaucoup de frustration à cause de son problème d'asthme chronique. Quant à la dernière, c'est avec de grosses larmes sur les joues qu'elle nous parle du verdict récent de cancer du sein de sa mère. Soudainement, je deviens un être fragile, victime comme elles de circonstances incontrôlables. Et le miracle s'opère. Un grand calme se fait dans la classe et depuis, ma relation avec ces jeunes est plus vraie, plus authentique.

Le jeudi 17 avril 1997

Je termine à peine la lecture d'un roman écrit sous la forme d'un journal qu'une vieille idée ressurgit soudain : témoigner de mes dernières années de « brume » et de mes mois de « lumière » par l'écriture. J'ai vaguement le plan de mon manuscrit en tête, mais quelque chose m'empêche de m'y consacrer à fond. Quoi donc ?

Le mercredi 23 avril 1997

Deux bonnes choses de réglées. Notre grande étudiera en commercialisation de la mode en septembre prochain et ce sera dans un cégep assez près d'ici. Son rêve deviendra enfin réalité. Son acceptation l'a fait bondir de joie. Pour ma part, j'apprécie qu'elle demeure encore avec nous. L'autre réjouissance, c'est pour Amour qui vivra l'an prochain l'année sabbatique tant attendue. On fête cela en se donnant plein de becs. XXXX

Le mardi 20 mai 1997

Deux ateliers en une semaine : c'est tout ou rien. Du gâteau pour le premier, mais le second m'a donné du fil à retordre. Comment animer une rencontre sur la communication dans une école où cet élément pose problème ? J'ai travaillé très fort pour faire passer mon message et surtout pour amener ces professeurs à réfléchir à la question sous un angle nouveau. Je crois m'en être bien tirée mais je suis épuisée. Dormir vingt-quatre heures serait un délice.

Le jeudi 29 mai 1997

Non, dormir jusqu'à soixante ans plutôt. Ma grande vient de me faire connaître le déroulement prévu pour la fin de ses études secondaires. Je l'ai écoutée. D'ailleurs, elle ne me demandait pas mon avis. Bal, après-bal, après-après-bal, j'ai bien hâte que tout ce brouhaha se termine. Je trouve que cette génération fait du fla-fla avec un événement somme toute

ordinaire. Une grande fête en l'honneur de l'obtention d'un baccalauréat me semble bien plus important à célébrer. Et puis, chaque année, il y a toujours des accidents d'auto mortels lors de ces têtes. J'ai peur. Petits enfants, petits problèmes ; grands enfants, angoisses proportionnelles.

Le dimanche 22 juin 1997

Vingt-deux heures. À cette heure, Liliane doit danser au bras de son beau cavalier. Elle était superbe : coiffure de star, robe longue et boa. Un autre passage pour elle et nous. Nos enfants, tous deux au cégep l'an prochain, seront dorénavant dans le monde des grands, le monde du chacun pour soi, le monde où papa et maman comptent de moins en moins. J'ai entendu un psychologue réputé dire qu'à partir de quinze ans, les garçons se détachent progressivement de leur mère. Ils restent gentils avec elle, mais son avis leur importe plus ou moins. Peut-être jusqu'à une première grande épreuve ? Pour une fille, c'est différent. À toutes les étapes de sa vie, je crois qu'elle se réfère et se compare à sa mère. Est-ce que cela va se produire avec mes enfants ?

Le lundi 23 juin 1997

La Paix s'est enfin installée en moi. La vraie, celle de l'âme. Sans crier gare, elle m'apparaît ce matin dans le bureau du directeur de l'école. Tout en discutant du contenu des prochaines journées pédagogiques, il me fait la nomenclature de quelques problèmes d'intendance avec lesquels il doit jongler. À cet instant, je me

suis sentie très bien de ce côté-ci de son bureau, de ce côté de la liberté de parler et d'agir qui est mon oxygène. Je suis libre. Les idées, la création et la philosophie me nourrissent davantage que les règlements de contrats de travail ou l'achat des fournitures scolaires.

Il y a cinq ans, jour pour jour, la méconnaissance de mon moi profond m'a fait dériver. Je rentre au port, en moi, pour continuer à réaliser ce que je suis profondément. La boucle est bouclée. C'est parti, je peux maintenant écrire comme l'auteur Henry de Montherlant :

— Quand la chose monte, il faut lui mettre des mots.

Je commence mon récit aujourd'hui même. Délivrance !



Fébrilité et besoin viscéral d'écrire pour témoigner de mon cheminement. Libération des secrets procurée par les mots mis bout à bout. De ces mois d'essais, d'erreurs et de réussites, je retiens la validité du principe « grand-petit-grand ». Dans un premier temps, il me faut rêver grand. Qui dit audace, dit pouvoir et magie. Rien n'est plus pareil quand je tends vers un objectif important. Deuxièmement, faire converger plusieurs de mes petites actions vers mon but ultime. Une idée, si bonne soit-elle, sans gestes concrets pour la réaliser, n'est qu'une promesse en l'air. Et enfin, déguster les premiers résultats de mon grand rêve !

Par les quelques ateliers que j'ai animés au cours

de la première année de fonctionnement de ma très petite entreprise, je réalise que je suis sur la bonne voie. J'y gagne en bien-être émotionnel, en sentiment de compétence et en sécurité financière. Le tableau de mon futur devient plus rose.

Un conseiller en placement clame le leitmotiv suivant : c'est notre Attitude plus que nos Aptitudes qui décident de notre Altitude dans la vie. De plus, sa tactique des trois « P » attire mon attention. Positivisme, Persévérance et Patience font plus que force ni que rage dans les moments de changement. Rester positive vis-à-vis moi-même, d'abord. Soigner ma confiance, valoriser mes réalisations, si minimes soient-elles. Le fait d'atteindre les objectifs que je me suis fixés me mène à un réel sentiment de réussite psychologique. La tâche est stimulante et je bénéficie de toute mon autonomie. Je me suis donné la preuve que je peux me débrouiller en puisant dans mes ressources personnelles. Quant à la persévérance, mon caractère déterminé m'y aide. Je cultive un bon réseau de contacts. Je cible les milieux intéressés et je m'astreins à envoyer des pochettes d'information sur mon concept d'ateliers. Sans oublier les suivis téléphoniques et les lettres de remerciements. Pour ce qui est de la patience, j'y travaille encore très fort grâce au soutien de ma famille et de mes amies. Je souhaiterais être reconnue plus rapidement et obtenir des contrats régulièrement. Mais comme Rome ne s'est pas bâtie en un jour, quelques années me seront peut-être nécessaires avant d'atteindre une certaine notoriété.

Je travaille à réaliser mon rêve, je crois en moi. Voilà l'important.

LUMIÈRE

Il y a cinq ans, l'incendie de mon école déclenchait en moi une profonde remise en question. Cette introspection m'entraîne vers des découvertes extrêmement enrichissantes. Je n'aurais jamais cru que les peines et les blessures morales vécues à ce moment m'apporteraient autant de retombées positives. Un peu comme le vent d'automne qui dépouille les arbres de leurs feuilles mortes, cet épisode de ma vie a balayé le superflu pour me laisser face à l'essentiel.

J'ai traversé plusieurs changements simultanément au mitan de ma vie ; entre autres une réorientation professionnelle, la transformation insidieuse de mon corps et l'achèvement de mon rôle de mère nourricière. J'ai survécu à cette tourmente d'abord par mon implication bénévole qui m'a fait découvrir le sens profond du don de soi. En aidant les autres, je m'aide moi-même. Vérité toute simple et pourtant un point tournant dans mon évolution.

Me connaître et m'accepter telle que je suis. J'ai en quelque sorte fait le deuil de mes illusions de jeunesse. Je ne me demande plus la perfection comme avant. Je me culpabilise moins lorsqu'un échec se produit. Je suis humaine et faillible. J'ai droit à l'erreur. Je fais confiance à mes intuitions sur les gens ou les situations. C'est une seconde nature qui me sert bien.

Peu importe le résultat, je continue à frapper aux portes des écoles et des organismes communautaires. Je cultive aussi mon réseau d'amies. Certaines furent de vraies bouées de secours dans mes jours de « brume ». Je prends toujours plaisir à cheminer avec elles.

Je décrypte les événements avec les yeux du cœur. J'ai découvert que la clé pour améliorer l'harmonie autour de moi, c'est la communication de mes idées et sentiments dans le respect des autres. Dire sincèrement ce que je pense et ressens me fait maintenant vibrer d'énergie positive.

Sans artifices, j'entre dans une nouvelle étape. Prendre soin de moi ne m'apparaît plus comme un interdit. Juste aller lire le journal au petit café du coin me détend. Pour survivre aux montagnes russes des émotions qui accompagnent mes démarches, marcher m'est devenu salutaire. Ma santé physique importe autant que ma santé mentale.

Vivre, c'est prendre le pouls de tout. Aujourd'hui, je croque le temps qui passe. L'essentiel maintenant, ce sont tous ces petits moments cousus bout à bout. J'apprécie le doux chahut des élèves qui entrent dans ma classe, les quelques heures passées à accompagner une personne malade, le thé glacé dégusté sous le pin lorsque j'écris ce journal ou ce voyage en amoureux près du grand fleuve dans la douce lumière de Charlevoix.

Salut ma nouvelle vie !

CÉLINE DION

Passage



Un événement fâcheux dans la vie de l'auteure suscite une profonde crise intérieure. Une grande tourmente s'ensuit, créant des remous insoupçonnés. Tout est remis en question.

Ce douloureux passage lui révèle des facettes inconnues d'elle-même et des gens qui l'entourent.

Un monde différent se lève autour d'elle et une nouvelle femme naît. La métamorphose est totale.

Oser plonger dans l'inconnu nous apprend une foule de choses et nous offre des surprises étonnantes.

Un livre instructif et enrichissant.

ISBN 2-921493-50-0



9 782921 493505